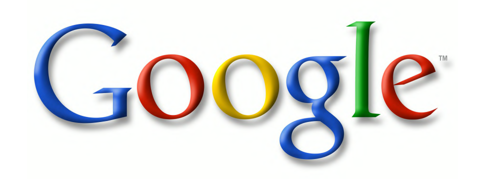
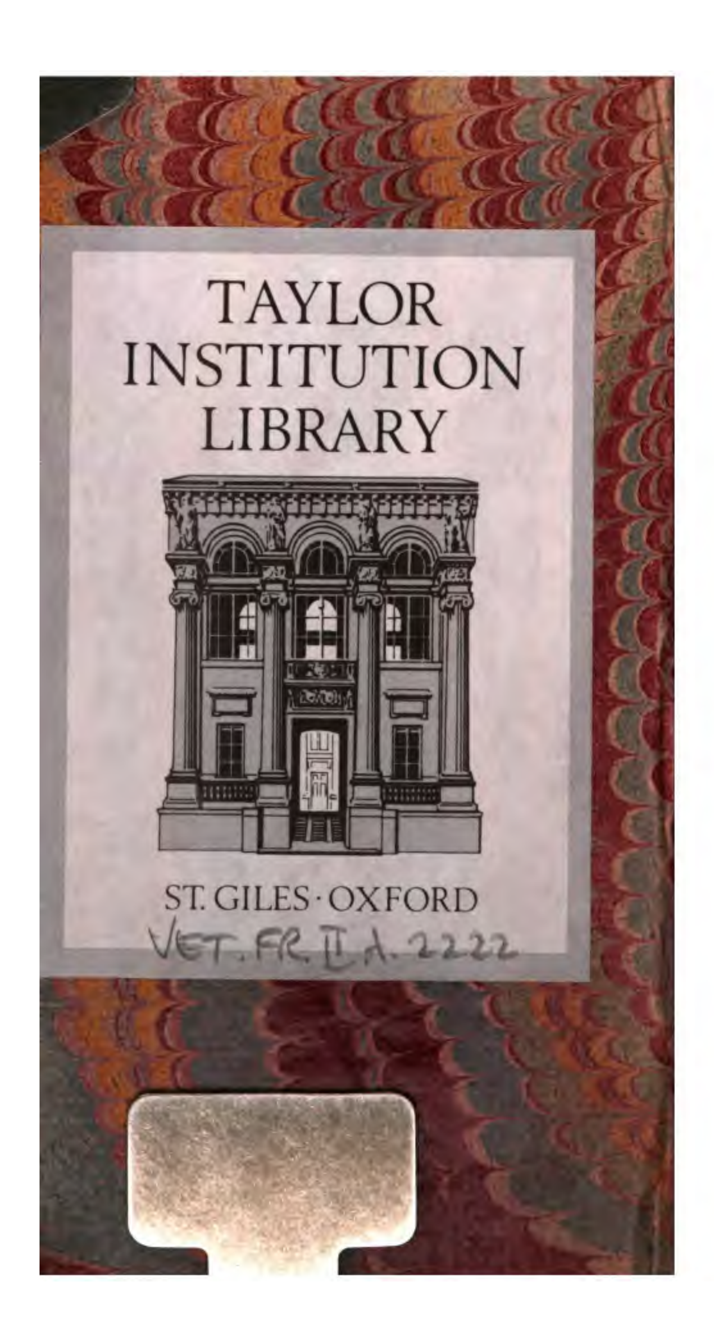





TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY
ST. GILES · OXFORD
VET. FR. II A. 2222



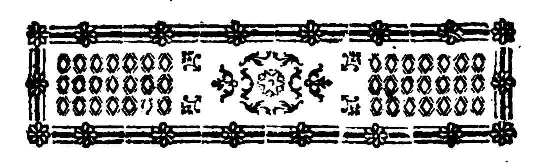
[J.-V. de La Croix]

LA
VRAIE RICHESSE,
ET
LE MOYEN DE RÉUSSIR,
CONTES,
SUIVIS
DES MÉMOIRES
DE VICTOIRE.



A AMSTERDAM;
Et se trouve A PARIS,
Chez { DURAND, Neveu, Libraire, rue Saint Jacques, à la Sagesse.
V. REGNARD, Imp. & DEMONVILLE, Libraires, Grand'Salle du Palais.

M. DCC. LXX.



LA VRAIE RICHESSE,

CONTE.

DANS ce quartier brillant que l'opulence parcourt à grand bruit, demeuroit un jeune Provincial, que ſes parens avoient envoyé à la ſource des richeſſes ; il n'y puiſoit que l'humiliation & le mépris. Il s'étoit préſenté pluſieurs fois ſous des dehors ſimples à ces hommes, qui, dans le ſein de la magnificence, dévorent tranquillement le fruit qu'a produit l'indigence & la peine. La premiere fois

qu'ils le virent, ils lui promirent de l'emploi & leur protection. L'espérance le ramena bientôt à leur Hôtel; mais ils lui parurent fort occupés de leurs affaires, & très-peu des siennes. Il revint souvent grossir le nombre de ces malheureux que le besoin fixe dans l'anti-chambre, & que le riche orgueilleux humilie de son regard. Fatigué, découragé, l'ennui, le dégoût, flétrissoient les graces de sa jeunesse; il jettoit un regard d'envie sur ces voitures éclatantes, emportées par deux coursiers fougueux qui bondissent & s'agitent sous le fouet qui les menace. Quelquefois lorsqu'il étoit dans l'attente, une Nimphe toute resplendissante de diamans travers

soit d'un pas léger de vastes appartemens ; son sourire, ses yeux animés par le plaisir & le désir de l'inspirer, le goût exquis de son ajustement, le doux parfum que sa présence sembloit répandre autour d'elle, tout enchantoit le jeune Provincial ; mais hélas! cette beauté fuyoit loin de lui, elle alloit sous la figure de l'Amour enlever l'or qu'entasse l'avarice, pour le répandre sur ce peuple industrieux qui crée les jolies bagatelles qui amusent les enfans du luxe.

Dolmont, c'étoit le nom du jeune Provincial, revenoit tristement chez lui, dévoré par d'inutiles désirs ; il n'imaginoit point de bonheur sans la richesse, & il touchoit à la pauvreté. Un Sage au-

quel il confia ses peines, eut pitié de sa foiblesse. Jeune insensé, lui dit-il, ton cœur brûle déja de la soif de l'or; tu arrêtes un regard jaloux sur le riche, & tu te dis en murmurant : pourquoi le Ciel ne m'a-t-il pas fait naître aussi dans le sein de l'opulence? Ah! si tu imagines que ce soit là où est le repos & la paix, que tu es à plaindre! Mais, mon ami, poursuivit le Philosophe, en prenant la main de Dolmont, suis-moi, je veux dissiper ton erreur. Le jeune Provincial accompagna le Philosophe qui le conduisit chez le plus riche Financier de Paris. Arrivés à sa porte, entrons, dit le Sage, dans cette maison, traversons ces appartemens immenses où l'inté-

rêt attache une foule de Commis; jette les yeux sur ces coffres que le fer environne & défend; vois ces armoires où l'or est entassé; entends-tu ce bruit sourd, dont l'argent dans sa chute pesante fait retentir ces voûtes éloignées? Regarde ces misérables qui plient sous le poids de leur charge, & viennent sans cesse grossir cette mer d'opulence; tes yeux ne peuvent se détacher de dessus ce spectacle; viens contempler avec moi de nouvelles richesses; parcourons ces salons où le luxe déploie toute sa magnificence; vois ton image répétée mille fois dans ces glaces ornées de guirlandes; admire ces vases que l'or soutient & enrichit; examine la beauté de ces étoffes

qui doivent briser l'éclat du jour; & que les graces semblent tenir suspendues. En parcourant ces piéces si voluptueusement meublées; tes regards sont frappés d'une riche collection de tableaux; tu les arrêtes sur cette tempête que le pinceau de Vernet a saisi; le Ciel tout enflammé & la mer blanchie d'écume jettent l'effroi dans ton ame; ces malheureux qui luttent contre les flots & sont prêts d'être engloutis, te font pâlir d'horreur. Mais la touche légere de Creuze, & le coloris brillant de Boucher vont t'enchanter; le tendre sourire de cette jeune enfant qui adresse ses premiers vœux à l'Amour, & ses charmes naissans font palpiter ton cœur. Je le vois, si tu avois une

priere à faire, ce ne feroit pas à l'Amour, mais à celle qui l'implore, que tu l'adrefferois. Tranfporté d'admiration, heureux, t'écries-tu, heureux celui qui poffède toutes ces merveilles ! Infenfé ! quelle eft ton illufion ! Appuie ta main fur cette rampe dorée, & jette en defcendant les yeux fur cet efcalier fuperbe, où le marbre plus blanc que l'albâtre, offre à tes pieds un appui fpacieux. En paffant fous ce veftibule, dont la voûte eft foutenue par des colonnes qui femblent s'élancer pour l'arrêter, examine ces riches deffeins répandus avec art fur le mur qu'ils te dérobent. Avançons vers ce jardin, où des fleurs éclatantes bravent les rigueurs de l'hiver.

Admire ces compartimens variés si agréablement; c'est ici que l'art semble avoir voulu étaler ses charmes & son pouvoir; la nature lui a tout abandonné; elle a fui au loin, & a emporté avec elle toutes ses richesses; ces vases de porcelaine, ces plates-bandes remplies d'un sable brillant, n'offrent point à la bouche altérée le fruit que l'œil cherche, & que la main veut saisir.

Passons sous cette charmille épaisse, les feux brûlans du midi ne peuvent la pénétrer, peut-être y rencontrerons-nous celui dont le sort te paroît si au-dessus du tien. Mais je crois l'appercevoir..... Oui, c'est lui.....Vois-tu sur cette terrasse cet homme pâle & livide

qui s'avance vers nous à pas lents? Son regard triſte & ſombre eſt attaché ſur la terre; les ſoucis ont ſillonné ſon front, & la crainte a flétri ſes joues; la vieilleſſe, appellée par le trouble & la peine, a hâté ſa marche peſante, elle eſt venue défigurer ſes traits & aſſiéger ſon corps. Environné de ces vaines richeſſes qu'il a tant déſirées, ſon cœur n'oſe en jouir; le bonheur ſemble ſe répandre autour de lui ſans pouvoir pénétrer dans ſon ame; il croit déja voir le glaive de la mort ſuſpendu ſur ſa tête tremblante, & ſes avides héritiers ſe diſputer ſes riches dépouilles; leurs vœux parricides retentiſſent au fond de ſon cœur; le chagrin qui s'eſt attaché à ſon ſein, mine ſes

mode, & que leur bonheur n'étoit que dans l'idée des autres.

Le lendemain, le Sage qui daignoit s'occuper de ſon bonheur, le mena chez un de ſes amis qui demeuroit au-deſſus de ces boulevards, où la populace attirée par des Bateleurs, ſe porte en foule, & vient contraſter avec l'opulence.

Une petite maiſon heureuſement ſituée, d'où l'on découvroit une campagne étendue & variée, étoit la retraite où l'ami du Philoſophe voyoit écouler ſa vie. L'épouſe qu'il chériſſoit lui avoit donné une fille que la nature avoit embellie, & que l'éducation formoit tous les jours. Le pere mettoit tout ſon bonheur à la voir

heureuſe ; il la conduiſoit à la vertu par une pente ſi douce, qu'il n'en coûtoit rien à ſon cœur pour être pure. Sa mere, qui étoit ſa plus tendre amie, n'étoit point jalouſe des charmes de ſa fille, & des graces de ſa jeuneſſe. De Valcens, l'ami du Philoſophe, s'étoit retiré du monde, parce qu'il avoit appris à s'en paſſer ; il ne haïſſoit pas les hommes, mais il les craignoit. Les momens qu'il ne donnoit pas à l'amitié & à l'éducation de ſa fille, étoient partagés entre l'étude & l'exercice. Il cultivoit un petit jardin dont les fleurs lui paroiſſoient plus éclatantes, & les fruits plus délicieux que ceux que la nature produiſoit ailleurs. Il aimoit les ſciences, non pas pour

paroître plus ſavant, mais parce qu'elles élevoient ſon ame & calmoient ſes paſſions; parce qu'elles diſpoſoient ſon cœur à la tolérance & à l'humanité. Heureux dans la médiocrité, il n'envioit pas les richeſſes, parce qu'elles ne font qu'augmenter les beſoins; il ne déſiroit pas les dignités, parce qu'elles livrent l'homme à l'envie & à l'inquiétude.

Dolmont ne vit point de dorure dans cette maiſon ſimple & propre; les murs n'en étoient point tapiſſés de brillantes étoffes richement encadrées; les appartemens bien éclairés étoient commodes & diſtribués avec goût; tout annonçoit l'aiſance & la généroſité du maître, mais le luxe n'y paroiſſoit nulle part.

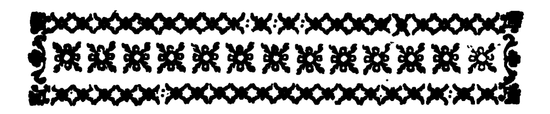
De Valcens invita son ami & son disciple à venir se promener dans son jardin. Pendant que Dolmont considéroit quelques fleurs, les deux Sages dissertoient paisiblement sur la matiere, sur le principe du mouvement. Le Philosophe demandoit à son ami, si en supposant la matiere éternelle, ce seroit détruire la Divinité ? Si l'on pouvoit concevoir des imperfections dans l'ouvrage d'un Être parfait ? Si Dieu avoit pu vouloir dans un temps ce que sa sagesse éternelle n'avoit pas voulu dans un autre ? Le Philosophe faisoit beaucoup d'autres questions à son ami, qui lui répondoit avec justesse & sans aigreur. Dans ce moment un domestique vint avertir

que le dîné étoit servi. Dolmont & le Philosophe s'avancerent avec de Valcens vers le salon, où une jeune personne suivie de sa mere venoit de descendre : elle courut embrasser son pere, répondit en souriant à son ami, & salua avec grace le jeune disciple. Pendant le repas, Dolmont jettoit souvent les yeux sur Valcens; le tendre attachement qu'il paroissoit avoir pour son épouse, le plaisir avec lequel il écoutoit sa fille & excitoit sa gaieté, sa joie qui éclatoit en parlant à son ami, le calme de son ame qui se peignoit dans ses discours & dans ses gestes, présentoient au jeune Provincial l'image du bonheur; mais ses regards s'arrêtoient encore avec plus de plaisir

ſur l'aimable enfant dont les graces étoient ſi touchantes.

Le ſoir, en revenant de chez Valcens, le Sage dit à ſon diſciple : nous venons de voir celui qui poſſéde la vraie richeſſe. Oui, répondit Dolmont en rougiſſant, votre ami eſt bien riche, mais l'époux de ſa fille le ſera encore davantage.





LE

MOYEN DE RÉUSSIR,

CONTE.

De Vernis, fils d'un Président qui ne lui avoit laissé qu'un nom & des dettes, étoit dans cet âge où la folie est un agrément. Un air noble, des sourcils bien marqués, des yeux vifs & brillans, des dents plus blanches que l'ivoire, une taille leste, lui tinrent long-temps lieu de fortune. Une veuve riche, dont les charmes commençoient à se flétrir, mais dont les désirs n'étoient pas éteints, en prenoit soin; elle lui donnoit des bi-

joux précieux, lui faifoit broder des habits du meilleur goût, & elle lui difoit que fes mains en avoient tracé le deffein : le moyen de les refufer ! De Vernis avoit fans doute un très-beau naturel. La veuve, touchée de fa reconnoiffance, augmentoit tous les jours fes bienfaits ; elle vendoit fes Terres pour fatisfaire fes fantaifies, & payer fon jeu. Emporté par le plaifir, il répandoit l'or à pleines mains, il croyoit puifer dans une fource intariffable ; mais il vit bientôt les foucis dévorer le cœur de fa bienfaitrice. Des créanciers vinrent répandre le trouble & l'inquiétude dans fa maifon. Déja leur trifte murmure fe faifoit entendre. Vernis s'apperçut que fa veuve

étoit ruinée ; l'idée de ſon indigence le fit frémir, il ſe reprocha ſes folles dépenſes ; il n'étoit plus temps, l'argent une fois échappé des mains du prodigue, n'y revient plus.

De Vernis voulut auſſi faire des dettes, mais toutes les bourſes ſe fermerent à ſon approche ; ſes Marchands n'avoient jamais ce qu'il déſiroit ; s'il demandoit des diamans, ſon Joaillier venoit de vendre les ſeuls qui lui reſtoient. Il ſentit qu'il devoit s'éloigner d'une ville où il n'avoit pas même le moyen de s'endetter. Il quitta ſa bienfaitrice avec peine, & lui promit qu'il n'oublieroit jamais ſes généreux ſoins. Il avoit entendu dire que Paris étoit la ville où l'in-

digence trouvoit le plus de ressource. Il se mit humblement dans un carrosse de voiture, & fit route avec deux Capucins qu'il n'osa persifler, parce qu'il n'avoit guère plus d'argent qu'eux : eh puis, que savoit-il si un jour il ne seroit pas trop heureux.... Hélas ! où ne nous conduit pas la misere ? Un Officier Gascon qui venoit d'être réformé, après avoir dépensé des sommes considérables avec les femmes, se trouvoit forcé d'aller dans cette maudite voiture, pour rappeller à ses Protecteurs qu'il vivoit encore. Il parla beaucoup de sa noblesse, des hommes qu'il avoit tués, des femmes auxquelles il avoit fait tourner la tête, de ses parens qui occupoient les premiers em-

plois à la Cour. De Vernis n'en crut rien, & eut raifon; mais comme le befoin rend les hommes fort lians, il le laiffa mentir tout à fon aife.

Arrivé à Paris, de Vernis prit une chambre garnie en attendant que la Providence lui donnât des meubles. Il alloit fouvent aux fpectacles, aux promenades; il fourioit à la Comédie pour montrer fes belles dents, & fredonnoit à l'Opera pour faire entendre fa jolie voix; les femmes le fixoient un inftant, le faifoient obferver, mais pas une d'elles ne lui demandoit fa main pour la mener à fa voiture. Ses habits fi brillans commençoient à perdre leur fraîcheur; fes bijoux avoient été emportés par

le besoin ; son vieux laquais ne trouvoit déja plus de crédit ; il voyoit la cruelle misere approcher ; en vain il faisoit ses efforts pour pouvoir lui échapper, elle alloit le saisir. Tous les soirs il rentroit chez lui, pensant beaucoup, & ne mangeant guères.

Un jour qu'il revenoit de la Comédie, il résolut de faire une Piéce intitulée *l'Espoir trompeur*; mais s'il n'est pas aisé de rire dans l'indigence, il est encore plus difficile de faire rire les autres. Après quinze jours d'un travail continuel, sa Comédie fut achevée ; il la porta à une Actrice qui jouoit les rôles de sentiment, & qui avoit beaucoup de sensations. Elle jetta les yeux sur sa Piéce ; elle en trouva

les plaiſanteries froides, les ſcènes découſues, & le dénoûment peu vraiſemblable. De Vernis qui ignoroit que c'étoit là le jargon ordinaire, voulut défendre ſon Ouvrage; mais l'Actrice plaiſanta de ſon humeur; elle lui fit enſuite des excuſes ſur ſa franchiſe. En lui parlant elle examinoit ſa jambe bien deſſinée, la nobleſſe de ſa taille, les graces de ſa figure; cet enſemble la faiſoit rougir & l'attendriſſoit; elle voulut baiſſer les yeux, & fuir le danger; elle paſſa dans une autre piéce toute reſplendiſſante de glaces; il n'y avoit qu'un ſeul meuble, mais qu'il étoit ſéduiſant! Il préſentoit à la volupté un appui doux & commode. La jeune Actrice s'y repoſa. De

Vernis, qui la devina, se plaça près d'elle; elle fit semblant de s'éloigner, il l'embrassa, elle lui fit des reproches, & il les mérita.

L'Actrice trouva à de Vernis beaucoup d'esprit & de grands talens; elle présenta le lendemain sa Piéce, qui fut acceptée sur le champ, & jouée quelques jours après. Le public qui n'avoit pas de raison pour la trouver bonne, la siffla; mais aidé des conseils d'un homme intelligent & versé dans l'art du Théâtre, Vernis en supprima des longueurs, y répandit plus d'action, plus de sentiment, & le Parterre la redemanda.

Cette apparence de succès le fit connoître. On vit dans une loge un jeune homme ému, attentif,

qui ſuivoit tous les pas, tous les geſtes des Acteurs; qui murmuroit tout bas, puis jettoit les yeux ſur les ſpectateurs avec inquiétude; qui ſourioit & faiſoit ſes efforts pour concentrer ſa joie lorſqu'on applaudiſſoit. On ſe douta que c'étoit l'Auteur de la Piéce. Les femmes lui trouverent une phyſionomie ſpirituelle; elles applaudirent en le regardant d'un air ſatisfait. De Vernis rougit, & n'en parut que plus aimable; ſon teint étoit animé par le plaiſir, il éprouvoit déja qu'il y a une ſorte de mérite qui vaut mieux que le génie. A la fin du ſpectacle il ſe vit entouré de femmes toutes éclatantes, qui lui dirent des choſes très-agréables. Le mari de l'une

d'elles l'invita d'un grand souper qu'il devoit donner le soir même. Vernis l'accepta, il montra beaucoup d'usage & de galanterie. On fit de la musique; il chanta, sa voix parut belle & son goût délicieux : l'amour & le plaisir l'attacherent à la chaîne brillante que l'on nomme le grand monde.

Une femme assez jolie, qui aimoit la jeunesse parce qu'elle est obligeante, l'engagea de venir à sa campagne. Son mari, qui tous les jours alloit à l'Audience & se réveilloit pour opiner, devoit encore rester trois mois à Paris. La Dame s'en éloigna avec bien du regret & beaucoup d'inquiétude; son époux l'embrassa; la scène fut très-attendrissante. Vernis donna

la main à la femme, & ſalua le mari. Une jeune veuve avec un Officier aux Gardes, qui paroiſſoit l'aider à ſupporter l'ennui du veuvage, Madame de Saint-Leger & de Vernis, rempliſſoient la berline que ſix chevaux emportoient. A peine furent-ils arrivés, qu'ils s'occuperent des préparatifs de fêtes, de comédies; des Amis vinrent de tous côtés, & rendirent les plaiſirs plus bruyans. Cependant Madame de Saint-Leger n'aimoit pas un ſi grand monde. On ne peut pas jouir de ſoi, diſoit-elle à de Vernis: on n'entend que du bruit; la campagne n'eſt intéreſſante qu'avec ſes amis; mais les connoiſſances lui ôtent tous ſes charmes. Lorſque l'on voudroit

être seul, on se voit environné d'importuns, qui ne peuvent même dédommager des illusions que leur présence a dissipées. Moi qui me plairois à m'entretenir avec un homme dont l'esprit est agréable, puis-je le voir seul un instant? Des petites femmes sans idées, des hommes qui voudroient paroître plaisans, viennent sans cesse nous étourdir de leur babil fatiguant. Pendant que Madame de Saint-Leger parloit, son sein étoit agité, ses yeux s'arrêtoient tendrement sur Vernis. Il comprit qu'elle aimoit les conversations particulieres. Il lui proposa de passer chez elle dans ce temps où le silence & les ténebres répandent le calme dans les idées. Alors, lui

Philoſophe ; quoiqu'il fût un peu fatigué de parler ſi ſouvent, cependant il ne pouvoit ſe refuſer aux tendres empreſſemens de Madame de Saint-Leger.

Comme il étoit encore à la campagne, il apprit qu'un oncle très-riche & fort vieux, qui lui avoit fait à Paris un accueil très-froid, venoit de mourir. Il donnoit par ſon teſtament tout ſon bien à l'époux de ſa fille qu'il avoit perdue depuis quelque temps, & ne laiſſoit à ſon neveu qu'une très-petite penſion. De Vernis, qui avoit appris à connoître le prix de l'argent, plaida pour faire caſſer le teſtament. Les premiers Juges ne lui furent pas favorables, il en appella. M. de Saint-Leger fut Rap-

porteur de son affaire; son épouse pleine de reconnoissance pour les leçons de son jeune Philosophe, démontra à son mari combien il étoit injuste de dépouiller un neveu aussi aimable, d'un bien que la Loi lui donnoit, pour le faire passer dans les mains d'un étranger; elle parla avec tant de chaleur, elle mit tant de graces dans ses discours, elle se montra si tendre, si généreuse, qu'elle obtint de son mari le jugement le plus avantageux. De Vernis, après lui en avoir marqué sa reconnoissance d'une maniere très-agréable, revint à Paris pour arranger ses affaires. Il étoit obsedé de Fermiers qui venoient lui offrir de l'argent à plaines mains, pour qu'il voulût

les continuer dans leurs recettes. Tous les jours il découvroit de nouvelles richesses. Le hasard lui fit rencontrer celui qui lui avoit disputé la succession de son oncle. Je suis bien étonné, lui dit-il d'un air de franchise, d'avoir perdu mon procès; il étoit juste, & de plus, j'étois l'ami de mon Rapporteur. Et moi, répondit modestement de Vernis, j'étois celui de sa femme.

Le premier soin de cet aimable jeune homme fut de s'informer de la veuve trop généreuse dont il avoit dissipé la fortune; il apprit qu'elle étoit dans les horreurs de l'indigence; il partit aussi-tôt pour lui offrir des secours. Il se fit conduire dans un appartement obscur, où, à la lueur d'une lampe, cette

veuve délaissée s'occupoit d'un travail dont le fruit suffisoit à peine pour la nourrir. De Vernis, en se rappellant son ancienne opulence, éprouva à l'aspect de sa misere une émotion cruelle ; il courut embrasser sa bienfaitrice. Dans quel état je vous retrouve ! s'écria-t-il en répandant des larmes sur ses joues que le chagrin & les pleurs avoient creusées. O bon jeune homme ! dit la veuve indigente en le pressant dans ses bras, depuis le jour où vous partites de cette ville, voilà le premier sentiment de joie que mon ame éprouve : ce ne sont pas mes richesses que j'ai regrettées ; puissé-je n'avoir que mes bienfaits à me reprocher, je n'aurois point à rougir en vous voyant, & le re-

mords ne déchireroit pas mon cœur. Mais, dites-moi, quel événement heureux vous ramene ici? Votre bonheur peut seul adoucir mes peines. De Vernis lui fit part de la révolution de sa fortune: il la conjura ensuite de vouloir accepter une pension de douze cent livres, qu'elle ne reçut qu'avec peine.

Après avoir arraché sa bienfaitrice à la misere, il la quitta en l'assurant d'une éternelle reconnoissance, & revint à Paris où l'ambition & le plaisir l'appelloient.

De Vernis, qui réunissoit à l'avantage des richesses un nom que ses ancêtres avoient illustré, voulut se rendre digne de le porter. L'état de son pere, plus utile aux hommes

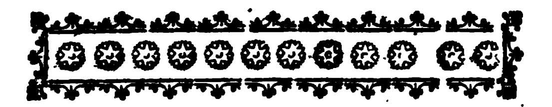
que la profeſſion des armes, eut cependant pour lui moins d'attrait. Il entra dans ce corps qui marche ſous l'étendard de l'Amour & de la Gloire, qu'une jeûneſſe fémillante & brave rend formidable à l'ennemi; il obtint bientôt après une Compagnie de Cavalerie. Ce n'étoit qu'avec peine qu'il cédoit à ſon devoir qui l'entraînoit ſouvent loin de la Capitale. La veille de ſon départ, il ſe montroit à ſes Maîtreſſes encore plus tendre, plus intéreſſant, & leur laiſſoit enſuite le ſoin de ſon avancement. Sa valeur ſecondoit à la vérité les puiſſans efforts de l'Amour; il marchoit à l'ennemi d'un air auſſi fier, qu'il ſe préſentoit avec grace devant les femmes; il étoit auſſi terrible dans

la mêlée, que doux & pressant lorsqu'il revoyoit l'aimable objet qui fixoit ses regards enflammés.

Le Colonel de Vernis fut tué dans une action où son Régiment avoit donné avec chaleur. De vieux Officiers espéroient le remplacer; mais l'Amour expédia pour de Vernis le brevet que les autres attendoient.

O mes amis! s'écria-t-il tout transporté de joie, en embrassant ses camarades, ne rendez vos hommages qu'aux femmes; aimé d'elles, on fait jouer de mauvaises Piéces, on gagne des procès douteux, & l'on obtient des Régimens.





IL FAUT ÊTRE DEUX,

CONTE.

Lucile, veuve à vingt-deux ans d'un époux triste & jaloux, goûtoit depuis long-temps le charme de l'indépendance. Attachée à cette chaîne brillante que l'on nomme le grand monde, le plaisir voloit à sa voix. Elle étoit riche & belle ; que de raisons pour être environnée d'adorateurs ! Tous flattoient sa vanité, mais pas un d'eux n'intéressoit son cœur ; la triste indifférence flétrissoit les jeux que l'opulence faisoit naître.

Fatiguée de ne voir que des femmes dévorées de vapeurs, de petits

Abbés ridiculement ennuyeux; des Officiers mécontens, elle s'écria dans un moment de vérité, oh la sotte chose que le monde! Ses yeux s'arrêterent par hasard sur une brochure du jour. Le charme d'une agréable solitude y étoit heureusement peint. Je veux aussi le goûter, dit-elle, ce charme si vanté; j'irai à ma campagne toute seule, je parcourrai mon parc; mon esprit ne sera point troublé dans ses douces chimeres: hélas! souvent elles sont au-dessus de la réalité: je jouirai à mon aise du spectacle de la nature. Ici je suis par-tout renfermée dans des prisons; si je vais au spectacle, je me trouve serrée dans une loge; si je reste chez moi, des murs do-

rés arrêtent mes regards, mes glaces ne me répétent que les mêmes objets ; eh quels objets !....

Lucile étoit emportée dans ses désirs. Vîte elle sonne, ses gens accourent, elle ordonne que l'on mette ses chevaux à sa voiture ; elle y fait porter quelques livres. Ses femmes exécutent promptement ses ordres, la suivent ; elle monte dans son carrosse & s'éloigne de Paris ; elle voudroit déja être arrivée à sa petite campagne ; elle brûle de respirer l'air suave qui s'éleve du sein des fleurs ; elle ne veut plus entendre que le bruit des sources jaillissantes ; elle découvre déja les montagnes qui dominent sur de vastes plaines tapissées de verdure ; ses yeux suivent dans

la prairie le gibier qui la parcourt sans crainte; l'air retentit du chant de l'alouette, qui fuit & s'éleve d'une aîle légere : tous ces objets qui se succédent, ravissent son ame. C'étoit peut-être la premiere fois que d'un œil attentif elle avoit contemplé la nature; elle voit, elle éprouve qu'on ne l'a point trompée. Déja sur la pente d'un côteau elle apperçoit une maison ombragée d'arbres touffus; son cœur palpite, c'est sa jolie retraite qui s'est offerte à ses regards; ses chevaux d'un pas précipité la portent en un instant dans ce lieu charmant. A peine est-elle descendue de sa voiture, qu'elle vole à son sallon; bientôt elle le quitte pour aller dans son jardin; ses yeux enchantés son-

dent avec plaisir la profondeur des allées; elle les parcourt d'un air libre & d'un pas léger; elle est toute surprise de se voir seule sous ces épaisses charmilles que les rayons du jour ne peuvent pénétrer. Fatiguée de sa course, elle s'arrête sur une petite élévation. Un gazon, dont l'éclat de quelques fleurs coupe agréablement la verdure, l'invite à s'asseoir; elle se repose sur ce tapis que la nature lui présente; elle contemple long-temps, & la vaste étendue d'un ciel pur, & la terre que le Printemps a parée de ses dons; le silence qui l'environne dispose son ame à une douce mélancolie; mille idées confuses enveloppent son esprit. Etonnée de son trouble, elle fait quelques ef-

ſorts pour le diſſiper; elle ſe leve, & traverſe lentement les allées qu'elle avoit parcourues ſi rapidement : la joie ne brille déja plus dans ſes yeux.

De retour dans ſon ſallon, on lui couvre ſa table de mets auxquels elle touche à peine ; elle craint que l'ennui ne la ramene à la Ville. Quelle légéreté ! s'écrie-t-elle : quelle inconſtance ! Ces plaiſirs ſi doux que je me promettois, qui m'empêche de les goûter ! En diſant cela, elle ſortit pour retourner à ſon jardin ; elle apperçut au loin deux enfans qui jouoient dans un champ ; une petite payſanne jettoit de l'herbe à ſon frere qui la pourſuivoit & la faiſoit tomber. Je le vois, reprit

Lucile en ſoupirant, *il faut être deux pour s'amuſer.* Elle rougit de cette réflexion, & pourſuivit ſa promenade, le cœur pénétré, ſans pouvoir démêler le ſujet de ſa mélancolie.

Le haſard conduiſit ſes pas dans une de ſes avenues. Ses regards éteints par l'indifférence, n'étoient plus charmés du ſpectacle de la nature; tous les objets lui paroiſſoient confus. Enſevelie dans une rêverie profonde, elle en fut arrachée par des clameurs qui vinrent frapper ſes oreilles; elle leva les yeux, elle apperçut une voiture renverſée que des chevaux furieux emportoient, malgré les efforts du Poſtillon. Saiſie, émue, elle appelle ſes gens, qui volent au

ſecours des Voyageurs. Elle s'approche : heureuſement les ſoupentes de la voiture s'étant rompues, la caiſſe ſe détacha, & celui qui étoit dedans ne fut point bleſſé. Lucile lui offrit ſa maiſon pour retraite, en attendant que ſa chaiſe fût raccommodée. Un homme d'une figure noble, d'une taille intéreſſante, touché de ſon honnêteté, accepta ſes offres, & lui donna la main pour la ramener chez elle. Il badina avec eſprit ſur ſon accident, ſur l'heureux haſard qui l'avoit expoſé à ſes regards compatiſſans. Il dit à Lucile mille choſes agréables qui furent écoutées avec intérêt. Il admira la ſituation de ſa petite maiſon ; il en trouva les embelliſſemens d'un goût exquis.

Cependant

Cependant le jour commençoit à baisser; Lucile voyoit déja avec inquiétude les approches de la nuit. Cet homme si aimable, si léger, qui oublioit près d'elle, & lui faisoit oublier les heures qui s'écouloient trop rapidement, elle ne pouvoit pas le garder chez elle; que diroit-on? Le monde saisit & rassemble avec tant de plaisir toutes les apparences du mal! Son esprit s'exerce si agréablement sur des soupçons; ce départ précipité & mystérieux, cette solitude rompue si à propos par un homme charmant, que de preuves pour des petites maîtresses, pour des hommes du jour! Tout cela faisoit craindre à Lucile de retenir son Voyageur, qui ne pensoit plus ni

à ses chevaux fougueux, ni à sa chaise brisée. Mais comment le renvoyer ? Le ciel sembloit être pour lui ; il commençoit à se charger de nuages épais ; des feux qui en éclairoient le sombre, faisoient craindre un orage ; bientôt le tonnerre fit entendre ses éclats effrayans. Lucile étoit tremblante ; son jeune Hôte la rassuroit avec tant de graces, il lui prouvoit avec tant d'esprit que la foudre ne devoit intimider que les coupables ; qu'une femme qui exerçoit une hospitalité si généreuse, dont la maison étoit ouverte aux malheureux Voyageurs, ne devoit point craindre le courroux du Ciel. Hélas ! répondit Lucile, je crains bien que ce que vous louez

comme une vertu, ne paroiſſe un crime aux yeux des hommes. Son aimable Hôte lui fit ſentir combien des êtres auſſi prompts dans leurs ſoupçons, ſi inconſéquens dans leurs conjectures, méritoient peu d'égards. Lucile l'écouta, le combattit, & finit par ſe rendre. Elle lui fit préparer un lit dans un appartement fort éloigné du ſien. Quelle diſtance pour l'Amour! lui qui de ſes aîles rapides franchit en un inſtant tous les intervalles.

Lucile, qui s'intéreſſoit déja beaucoup au ſort du Voyageur dont elle enchaînoit les pas, lui demanda s'il devoit aller bien loin? En partant de Paris, lui répondit-il, je me propoſois d'aller en Italie pour admirer cette belle con-

trée qui renferme tant de merveilles; mais, ajouta-t-il, quand je parcourrois tout le globe, que verrois-je de plus intéressant que ce qui s'est offert à mes regards? Ses yeux s'arrêterent aussi-tôt sur ceux de Lucile, qui baissa les siens en rougissant. Tous deux garderent quelque temps le silence; Lucile vouloit le rompre; mais son embarras trahissoit son cœur. Eh bien, dit-elle, vous irez donc admirer & les superbes tableaux de Raphaël, & les horreurs du Vesuve. N'allez pas trop vous approcher de sa bouche enflammée. Il étoit pour moi si doux de rester, répliqua tendrement Valcour, (c'étoit le nom du Voyageur) pourquoi me renvoyez-vous si vîte en Italie?

Mais, reprit Lucile, vous êtes bien libre de n'y pas aller. Libre!.... Ah! continua-t-il du ton le plus aimable, est-il possible de vous voir & de l'être encore? Lucile détourna la tête, & sonna pour faire servir le souper. Elle fut pendant tout le repas d'un enjouement, d'une gaieté délicieuse. Valcour mettoit moins de légéreté dans ses idées, mais plus de sentiment. Sa voix douce & pénétrante ajoutoit encore aux charmes de ses expressions, & les rendoit plus séduisantes.

Après le souper, Lucile engagea Valcour à se retirer de bonne heure dans son appartement pour y reposer. Valcour la fixa tendrement sans lui répondre. Un inf-

tant après, comme elle le pressoit encore, il prit sur sa main un baiser, & s'éloigna d'elle en souriant. De tous ces riens, pas un seul n'échappoit aux regards de Lucile, dont le cœur étoit encore plus ému que celui de Valcour. A peine fut-il parti, que mille idées vinrent charger son imagination. Tout l'intéressoit dans sa nouvelle conquête, & son air noble & honnête, & la justesse de ses idées, & la sensibilité de son ame, & la douceur de sa voix, & l'heureux choix de ses expressions; mais si elle pensoit au hasard qui l'avoit conduit chez elle, aux propos auxquels cette aventure si singuliere exposeroit sa réputation, elle frémissoit. Lorsqu'elle abandonnoit

enſuite ſon eſprit à l'affreuſe penſée de voir diſparoître pour des années, peut-être pour toujours, l'homme qui l'avoit enchantée, alors ſon cœur ſe flétriſſoit, le ſourire s'envoloit de deſſus ſes levres, & ſes yeux brillans ſe couvroient du nuage de la douleur.

Lucile paſſa dans ſon appartement pour prendre du repos: un tendre ſouvenir, un ſentiment inquiet, porterent le trouble dans ſes ſens; elle ſe leva pour reſpirer ſur ſon balcon un air plus frais. L'orage étoit diſſipé; le Ciel parſemé d'étoiles brilloit de l'éclat le plus pur; la lumiere entrecoupée par les arbriſſeaux, formoit ſur le gazon des ombres inégales; tout invitoit à jouir de la fraîcheur de

la nuit. Lucile fut tentée de descendre dans son jardin : elle résista long-temps à son désir, mais le désir l'entraîna ; elle se promena pendant quelques instans avec sécurité. Au détour d'une allée elle entendit un bruit léger, elle s'arrêta toute tremblante ; l'instant d'après elle entrevit quelqu'un s'approcher ; elle voulut crier, mais la frayeur éteignit sa voix ; elle voulut faire quelques pas, mais ses genoux fléchirent sous elle ; elle se sentit aussi-tôt soutenue & doucement pressée ; elle revint & reconnut qu'elle étoit dans les bras de Valcour, qui faisoit tous ses efforts pour la rassurer. Elle lui fit des reproches de son imprudence. Il s'excusa si heureusement, il lui fit

sentir avec tant d'art la cause de son insomnie, il lui demanda pardon d'un air si intéressant, qu'on lui sut gré de sa faute. Il s'assit près de Lucile, & dans le silence de la nuit il osa lui parler de l'amour dont il éprouvoit les agitations; il lui peignit avec tant de grace, & l'état de son cœur, & les charmes du bonheur auquel il aspiroit; il lui découvrit des desseins si purs, si honnêtes; il se montra si tendre, si pressant; il conjura sa chere maîtresse avec tant d'instance, qu'elle lui répondit en soupirant & d'une voix basse: Est-il bien vrai que vous m'aimiez?.... Les plus tendres caresses furent les preuves que Valcour donna à Lucile de son sin-

cere attachement : il lui jura, en prenant le Ciel à témoin, qu'il n'avoit jamais aimé qu'elle ; que toutes les femmes ne lui avoient inſpiré juſqu'alors que le déſir de l'inſtant ; que cette indifférence avoit fait naître en lui le deſſein de voyager, juſqu'à ce qu'une femme belle & ſenſible fixât ſes pas errans. Hélas ! pourſuivit Valcour, je n'oſois eſpérer de le trouver, ce tréſor précieux ! Un autre me le raviroit-il ? En parlant, Valcour couvroit de baiſers la main de Lucile. Mais il n'eſt pas encore à vous, lui dit Lucile d'un air riant, ce tréſor ſi précieux. En achevant, elle ſe leva pour ſe retirer. Valcour voulut l'arrêter, mais elle s'échappa de ſes bras,

& monta à ſon appartement, ſans penſer au danger qu'elle avoit couru ; le cœur rempli de ſon amant ; elle s'endormit dans l'eſpérance de le voir bientôt ſon époux.

Le lendemain, Valcour, qui ne vouloit plus voyager, demanda à Lucile la permiſſion de lui tenir compagnie : elle le refuſa, mais ſon refus valoit mieux qu'une invitation. Valcour reſta, & tout occupé de ſes projets, il preſſa Lucile d'accélérer ſon bonheur. Quoi ! ſi vîte, lui répondit-elle ? Mais à peine nous reconnoîtrions-nous ; ſi nous nous ſéparions. Eh puis, ſe marier à mon âge !..... Elle ſourit, fixa Valcour en rougiſſant : ſon teint animé par l'amour & le déſir, étoit plus brillant

que le tendre éclat de la roſe. Pendant que Valcour inſiſtoit, que Lucile ſe défendoit, on entendit le bruit d'un carroſſe qui entroit dans la cour : deux femmes en deſcendent; un Chevalier de Malthe qui veut leur donner la main, peut à peine les ſuivre. Le ſallon retentit de leur voix : Où eſt-elle cette belle ſolitaire? Ah! dit l'une en appercevant Lucile & Valcour qui s'avancent, voilà qui eſt admirable! Un rendez-vous dans les formes. Eh mais, ma bonne amie, nous avons oublié de demander ſi vous étiez viſible. Je ſuis très-viſible, répond Lucile; & fort diſcrette, réplique l'autre en l'embraſſant. Le Chevalier de Malthe qui reconnoît Valcour, n'en peut

croire ſes yeux. Quoi! s'écrie-t-il, ſommes-nous en Italie? Nous ſommes bien mieux ici, répond Valcour; il conte auſſi-tôt à ſon ami ſon heureux accident. Pendant qu'il parle, les femmes l'examinent: dans les tranſports de ſa joie il laiſſe entrevoir ſes eſpérances. Je veux auſſi aller à ma campagne, dit une des amies de Lucile, qui étoit veuve depuis quelque temps; pourquoi un Voyageur ne verſeroit-il pas auſſi à ma porte? Le haſard nous ſert quelquefois bien heureuſement.

Après toutes ces petites agaceries qui furent bientôt épuiſées, on ſe promena à l'entrée du Parc en attendant l'heure du dîner. La jeune veuve ayant remarqué un en-

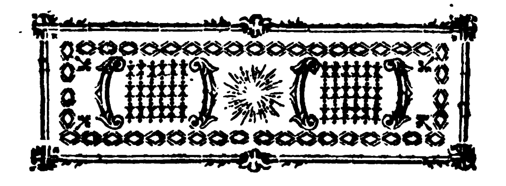
droit où le gazon paroiſſoit flétri ; s'écria en riant : Ne feroit-ce pas ici que le Voyageur auroit verſé ? C'étoit préciſément la place où Lucile & Valcour s'étoient repoſés la nuit derniere. Vous avez, lui dit Lucile, une imagination aſſez folle. Cette idée plaiſante en fit naître mille plus extravagantes encore.

Après s'être beaucoup promené, on vint dévorer le repas qui étoit ſervi. Lucile ſe diſoit tout bas, en fixant Valcour : Je le vois, *il faut être au moins deux pour s'amuſer*. Les amans retournerent le ſoir à la Ville, & l'Hymen, quelques jours après, ſerra les nœuds que l'Amour avoit formés.

MÉMOIRES
DE
VICTOIRE.

PREMIERE PARTIE.

DISCOURS

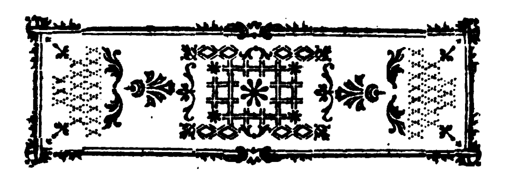


DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

Hommes frivoles, cet Ouvrage vous plaira ſans doute, parce que le ton qui y regne n'eſt pas celui de l'auſtere ſageſſe. Quoique je duſſe peut-être rougir de lui avoir donné le jour, je m'en applaudirai, s'il vous arrête quelques inſtans dans votre courſe rapide, au bout de laquelle vous ne trouverez que le mépris & la honte.

Je ne chercherai point à prouver que ces Mémoires ne ſont pas imaginaires. On ſçait aujour-

d'hui donner tant d'intérêt au mensonge, que souvent on le préfère à la vérité. Au reste, si toutes ces agréables productions que le goût, que l'esprit enfantent, & que l'ignorance seule méprise, pouvoient ramener à l'honneur cette jeunesse oisive, qui, une brochure à la main, lutte contre l'ennui qui l'environne, pourquoi ne seroient-elles pas comptées au nombre des plus utiles? Le Médecin léger qui guériroit ses malades avec des bonbons, ne seroit-il pas aussi précieux à l'humanité, que le grave Esculape qui n'offre aux siens que des remedes amers?



MÉMOIRES DE VICTOIRE.



CHAPITRE PREMIER.

Naiſſance de Victoire : reconnoiſſance dont elle ſe paſſeroit bien.

Je cede à vos inſtances, ma chere Amie. Ces Mémoires que vous me demandez depuis ſi long-tems, & que je vous ai toujours refuſés par pareſſe, peut-être par amour-propre,

vous allez les recevoir. Mais quelle imprudence à moi d'écrire dans un tems où l'on présente les moindres bagatelles avec tant de grace, où tout se peint avec des couleurs si belles, si séduisantes! Suffit-il d'avoir eu des événements extraordinaires pour pouvoir les décrire ? Vous-même, ma chere Amie, aurez-vous assez d'indulgence, assez de force pour ne pas être excédée des longueurs, des inutilités qui se trouveront dans mes Mémoires? Je le prévois; j'aurai la foiblesse de tout dire, parce qu'il est naturel aux hommes & aux femmes, sur-tout, de croire que ce qui les intéresse doit intéresser toute la nature.

Mon pere étoit un petit La-

boureur qui cultivoit ſon champ tranquillement dans le ſein de la miſere. A peine oſoit il former des vœux pour en ſortir : ſa chere compagne qui voyoit avec douleur que ſon bien n'augmentoit pas comme le nombre de ſes enfants, & qui étoit éloquente, autant qu'une Payſanne peut l'être, dit un jour à ſon époux : mon cher Cola, en nous mettant en ménage, à peine avions-nous de quoi vivre : depuis cinq ans que la miſere & le mariage nous uniſſent, nous avons déja aſſocié à notre triſte ſort quatre malheureux : ſi le Ciel n'en prend ſoin, j'ignore ce qu'ils deviendront ; il faut nous priver du plaiſir qui ſeul pourroit nous faire oublier nos peines. Hélas !

nous l'aurions dû plutôt. Mon pere, à qui sa femme ne paroissoit plus si jolie, trouva qu'elle avoit raison. Bien des maris en auroient fait autant. Déja depuis trois mois, il respectoit le sommeil de son épouse; mais à la campagne on n'est pas si exact qu'à la ville. Ma mere d'ailleurs qui peut-être commençoit à se repentir de son conseil, avoit le propos plus enjoué, des manieres plus agaçantes. L'art se trouve par tout, au village comme à la ville, sous le chaume comme sous les lambris dorés.

Un Dimanche, mon pere, après avoir passé quelques heures dans un honnête cabaret, parce qu'on lui avoit dit qu'il valoit mieux se griser que dan-

ſer, revint le ſoir gai & content. Dans cet heureux délire qui rend les amants plus hardis & les époux plus tendres, il vit ſa femme avec les yeux du deſir ; & tous deux heureuſement pour moi oublierent leur projet d'économie : ils donnerent l'exiſtence à un nouvel enfant. Au bout de neuf mois, ma mere accoucha d'une fille. Hélas! la pauvre femme, elle ne prévoyoit point alors que ſon enfant, porté ſur la ſcène du monde, dédaigneroit un jour celle qui lui avoit donné l'être.

Je paſſe rapidement ſur mes premieres années : elles vous intéreſſoient peu, & n'amuſeroient pas ma vanité. J'avois déja cinq ans : je jouiſſois d'une heureuſe

liberté. Un jour que je cueillois des fleurs dans une prairie, la Dame de notre Village se promenant avec deux femmes de ses amies, m'apperçut & me demanda qui j'étois. L'air d'assurance & d'enjouement avec lequel je leur répondis les enchanta. Une d'entr'elles me prit en affection & résolut de m'élever; elle fit venir ma mere, lui apprit son dessein. Cette bonne femme, après beaucoup de révérences, & quelques larmes qu'elle répandit sur moi, m'offrit à ma protectrice qui m'emmena le lendemain à la ville, où elle me fit quitter mes habits rustiques: je vis avec une joie secrete ceux que l'on me préparoit. Après les avoir admi-

rés bien long-tems, toute pétillante de joie, je courus avec transport vers la généreuse personne qui m'avoit arraché à l'indigence : je lui baisai les mains & l'accablai de mes innocentes caresses. Peut-être auroit-il mieux valu pour moi que toujours ensevelie dans l'obscurité mes jours se fussent écoulés dans la chaumiere que mon pere habitoit. Je n'aurois point éprouvé ces catastrophes affreuses, ces passages rapides d'une joie momentanée à une douleur durable. Mais j'étois alors dans l'heureux tems où l'on jouit du présent sans s'inquiéter de l'avenir. Dès que je fus parée & ajustée, cette petite fille qu'on avoit trouvée assez gentille sous

des habits ſimples & groſſiers ; parut belle, charmante : toutes les femmes la baiſoient, lui donnoient des bonbons & la baiſoient encore. Ma bonne amie (c'étoit ainſi que j'appellois ma Protectrice) n'oublioit rien pour m'orner l'eſprit & me donner des graces. Malgré la gêne à laquelle mes petites études me condamnoient, je ne ſoupirois point après ma liberté ; mes beaux habits me tenoient lieu de tout ; tant la vanité & le deſir de plaire ont de pouvoir ſur nos cœurs. Ah ! ſi je ne craignois de vous ennuyer, combien de belles réflexions j'enfanterois ſur ce deſir de plaire qui ſemble naître avec les femmes ! Mais c'eſt mon hiſtoire que vous

voulez, & non pas des réflexions. Je n'ai pas besoin de vous dire avec quel zele, avec quel empressement je volois au devant de tout ce qui pouvoit contribuer à me faire louer des femmes qui venoient voir ma bonne amie, & sur-tout des hommes, auxquels je trouvois un goût plus fin, & dont les éloges commençoient à me plaire davantage. Je vous vois d'ici sourire, & vous dire tout bas : la petite Coquette ! déja les hommes lui plaisoient. Ah ! ils lui plairont un jour bien plus encore.

En croissant j'embellissois comme une jeune fleur transplantée d'une terre seche & aride dans un jardin où une main industrieuse soutient sa tige brillante,

& où une féconde rosée la fait éclater des plus vives couleurs. Environnée de tout ce qui annonce l'opulence & la noblesse, je tremblois de jetter un coup d'œil sur mes premieres années; je ne me rappellois qu'avec peine les auteurs de mes jours; je ne pouvois me persuader que je ne fusse que la fille de Cola. Ce vilain nom me déplaisoit. Quelle différence entre lui & celui de Valmour! C'étoit le nom d'un jeune Officier parent de ma bonne amie, que j'aimois mieux que tous les autres. Je disois tout haut que c'étoit par reconnoissance pour ma bonne amie; mais je sentois bien que je l'aurois toujours aimé, quand même il n'auroit pas été son parent. Il avoit

tout au plus ſeize ans. Il étoit ſi vif, ſi léger : il rioit avec tant de grace & de ſi bon cœur ; il me prenoit dans ſes bras ſi ſouvent, & me faiſoit danſer avec tant de plaiſir : je le trouvois mis avec tant de goût : ſon air me paroiſſoit ſi noble, & ſa figure ſi douce, que je n'avois pas la force de me dérober à ſes tendres careſſes. Lorſqu'il s'éloignoit de moi, je n'oſois le retenir ; mais j'étois fâchée qu'il ſortît ; je n'étois plus enjouée : je devenois, ſérieuſe & penſive ; mais lorſqu'il reparoiſſoit, je ſentois mon petit cœur palpiter d'aiſe ; je quittois mes livres, ma muſique, mes inſtruments, pour lui demander où il avoit été, s'il s'étoit bien amu-

ſé ; & lui auſſi-tôt de m'embraſſer, de me faire ſauter, de me porter dans ſes bras : quelquefois ſi nous étions ſeuls ſes regards curieux... Mais vous avez bien beſoin de ſavoir toutes ces folies.......

Je voyois déja avec peine approcher le terme où cet aimable jeune homme devoit retourner à ſon Régiment. Quand j'étois ſeule, je m'abandonnois à mes réflexions; je le voyois en habit d'uniforme, fier de ſon beau cheval, de ſes armes brillantes, embraſſer ſa parente, nous faire ſes adieux, & s'éloigner de nous au grand galop... Je le ſuivois. Arrivé à ſon Régiment, l'ingrat ne ſe ſouvenoit plus de ſa petite amie ; il ne parloit pas ſeulement d'elle à ſes camarades.

Cette idée m'attendriſſoit. Dans le moment où je répandois des larmes, il entroit, me demandoit pourquoi je pleurois; je me donnois bien de garde de lui en dire la raiſon; il ne méritoit pas de la ſavoir: je ne l'aimois plus: je le boudois: il me prenoit les mains, les baiſoit; il me regardoit avec des yeux ſi tendres.... J'oubliois bien vîte ſon départ, ſon indifférence; & je redevenois plus vive, plus enjouée, plus careſſante que jamais. Voilà comme nous ſommes toutes, ma chere Amie; la légéreté, l'inconſtance font notre élément. Un rien nous met en fureur, & un rien nous appaiſe. Hélas! nous ſerions bien à plaindre, ſi nous n'étions ſuſceptibles que

d'affections fortes & constantes... Les hommes, ces êtres si séduisants, à qui le desir fait prendre des formes si intéressantes; qui commencent par être si doux, si peu exigeants, & qui finissent par tout vouloir, par tout obtenir, nous abandonneroient souvent à la douleur & au désespoir: les ingrats feroient couler nos larmes, & n'en feroient pas moins infideles.

L'aimable Valmour vint bientôt nous apprendre son départ; il n'avoit point cet air gai & vif que j'avois imaginé; il embrassa sa parente les larmes aux yeux; elle fut attendrie de la douleur caressante de cet aimable enfant: il vint aussi m'embrasser. Quelle différence entre ce baiser &

ceux que je lui avois donnés, que j'avois reçus avec une joie si douce! Mon cœur étoit serré, des larmes coulerent de mes yeux. Je sentis que la jeunesse est le temps de la sensibilité. Nous le suivîmes, sa parente & moi, jusqu'à la voiture qui devoit éloigner de nous pour long-temps celui dont la présence m'avoit été si chere, qui avoit répandu sur mes jours tant de douceur, & dont l'absence devoit faire sur mon cœur une impression si douloureuse.

Je ne me souciai plus alors de paroître belle; celui à qui seul je voulois plaire avoit disparu; mes ajustemens ne me parurent plus intéressans. Je ne chantois plus avec goût; je ne donnois plus à

ma voix ces inflexions douces & passionnées, parce que Valmour ne pouvoit m'entendre. Je conservai long-temps cette triste indifférence que laisse en nous l'éloignement de celui que nous aimons. Vous voyez que, dès l'âge le plus tendre, j'avois ce germe de passions qui est si funeste aux femmes; j'avois même assez d'adresse pour dérober ma tristesse à tous les yeux. Un jour que je répétois d'un air de négligence quelques leçons de clavessin, ma bonne amie m'appella & me dit : Victoire, voilà une lettre de ton petit ami. Moi aussitôt de courir, de voler au-devant de cette lettre. On rompt le cachet, elle est ouverte, & un papier s'échappe en volant. Or devinez

ce que c'étoit que ce petit papier. Ah ! c'étoit .... c'étoit une jolie lettre pour moi ; je la prends d'une main tremblante de joie, je la parcours, je la montre à ma bonne amie, & je m'en vais dans une autre chambre ; contente, enchantée, j'en contemple les caracteres, je la porte sur mon sein, & puis je la relis encore ; je pese sur tous les mots, j'imagine voir la main qui les a tracés. Ah ! si je la voyois cette jolie main.... combien de fois elle seroit baisée ! Je veux aussi écrire à mon petit ami, & au même instant je compose une lettre qui n'étoit pas si sotte que vous le croiriez bien. Vous me dispenserez, j'imagine, de mettre sous vos yeux cette cor-

respondance enfantine. Tout ce que je puis vous dire, c'est que ce ne feroit pas ce que vous auriez lu de pire. L'amour donne de l'esprit à tous les âges, & cette passion a presque toujours occupé mon cœur. Il falloit voir dans ces temps comme j'étois dédaigneuse, avec quelle hauteur je recevois les complimens des agréables qui se donnoient les airs de me dire que j'étois jolie, & qu'ils m'aimoient bien; comme je les trouvois empesés, excédents, mal-adroits en comparaison de mon petit ami! Quelle différence dans ses regards, dans son rire, dans toutes ses manieres! Quel plaisir je me préparois en éloignant ces jeunes

merveilleux ! J'écrirai tout cela, me disois-je, à celui que j'aime ; il en sera content. Il verra que Victoire ne s'attache point comme un enfant, qu'elle est constante ; & puis quand il reviendra, il m'aimera bien davantage ; mais le jour où il reviendra est encore bien loin ; ma bonne amie dit deux ans : deux ans sans le revoir, que c'est long ! Je soupirois, après cette triste pensée.

Mais tous ces détails vous ennuient. Ne finira-t-elle donc jamais, dites-vous, avec toutes ces minuties ? Qu'ai-je besoin de sa bonne amie, de son petit ami, de ses soupirs, de sa tendresse qui n'est qu'une folie ?

Tout doucement, Mademoiselle, parlez avec plus de res-

peƈt d'un ſentiment qui mérite le vôtre, & celui de toutes les ames bien nées. D'ailleurs ſavez-vous bien que cette petite perſonne dont les affeƈtions ne paroiſſent pas vous intéreſſer, touche déja preſqu'à ſa douxieme année, & que ce ſera bientôt une grande fille que les hommes ne perſiffleront plus, qu'ils appelleront bien reſpeƈtueuſement *Mademoiſelle*, & à laquelle ils manqueroient bien volontiers de reſpeƈt; mais ils n'en ſont pas là. La petite ruſée, plus impérieuſe, plus intraitable que jamais, va étendre ſur eux un joug de fer: ſon miroir lui a dit plus d'une fois qu'elle avoit de grands yeux vifs & noirs, une bouche qui appelle le baiſer,

des joues embellies d'un rouge qui vaut bien celui que met sa bonne amie ; enfin une figure qui mérite assez l'hommage des hommes, & qui peut leur faire tourner la tête. Quel plaisir d'en faire tourner une demi-douzaine, de voir de petits élégants embarrassés, bégayer, se confondre, & moi ne pas faire semblant de m'en appercevoir, & en rire en secret ! Hélas ! il viendra un tems où ils prendront bien leur revanche, où la pauvre Victoire malheureuse, délaissée, indigente, excitera plus la pitié que l'amour, ne sera plus fiere, dédaigneuse. La misere la rendra humble & compatissante ; & puis ensuite elle redeviendra plus brillante, plus

radieuſe que jamais. Ce ſera un feu qui rentré dans la terre en ſortira, & jettera au loin un éclat éblouiſſant.

Le tems qui fait tout oublier commençoit à rendre le calme à mon cœur, il en eſt ainſi de toutes les peines. La mere éplorée, à qui la mort vient d'enlever ſon fils, qui remplit l'air de ſes gémiſſements: l'époux tendre qui vient de perdre ſon aimable compagne: l'avare même qui a vu enlever & diſparoître ſon tréſor, détourne peu à peu ſon eſprit du ſujet qui nourriſſoit ſa douleur. Il n'en eſt point de durable. Mais voilà bien des mots pour vous dire que je commençois à oublier mon jeune amant, que je

me livrois au plaiſir de voir des élégants empreſſés à me dire de jolies choſes. Vive, légere, enjouée, je m'amuſois de leur propos, de leurs compliments, de leur embarras; je me plaiſois à leur donner de l'eſpérance, à la faire croître, puis à la détruire & à les jetter enſuite dans l'incertitude: leur rivalité, leur jalouſie, leur humeur amuſoient ma vanité. J'étois pour tous dans cette heureuſe indifférence qui ne laiſſe après elle ni ſoucis, ni crainte, ni deſir. Aſſiſe dans le port, je voyois autour de moi des malheureux tourmentés par la tempête, nager ſur une mer orageuſe, lutter contre les flots, faiſant mille efforts pour arriver où j'étois; mais je les éloignois

& ne voulois pas qu'aucun d'eux partageât le calme dont je jouissois. Je vous entends vous écrier, quelle dureté !

Mais cependant, ma chere amie, toutes ces coquettes dont l'unique affaire est de grossir le cercle de ceux qui les environnent, qui ne sont occupées de s'embellir que pour faire naître des desirs plus violents, qui s'arment de dureté pour ne point se laisser attendrir par la constance, par les larmes, ne sont pas plus généreuses, & se font un grand mérite de leur insensibilité : elles déclament avec force, & parlent même avec mépris de ces ames tendres que le sentiment, que la compassion, que l'amour ont égarées ; elles se

croient des héroïnes de vertu ; & elles ne ſont que des monſtres d'orgueil que rien ne peut fléchir.

J'avois fait tant de progrès dans la Muſique, je poſſédois à un ſi haut degré cet art enchanteur qui amollit l'ame & la diſpoſe à la tendreſſe, que ma réputation s'étendoit déja au loin : on ne parloit plus dans la Ville que de la belle Victoire, que de ſes talens. Les femmes âgées la trouvoient charmante, les jeunes aſſez bien, & les hommes raviſſante. Il y avoit toujours chez ma bonne amie un grand concours de monde ; on n'y voyoit que moi. Le moyen de ne pas être fiere, de ne pas oublier ſon origine, de ſe ſouve-

nir, dans un beau cercle dont on fait l'ornement, que l'on n'eſt que la fille d'un petit Laboureur. Auſſi cette triſte idée étoit-elle bien loin de moi. C'étoit envain que ma bonne amie s'efforçoit de me rendre modeſte, qu'elle me répétoit que je ne pouvois faire oublier aux autres ma naiſſance qu'en m'en reſſouvenant ſans ceſſe : je ne pouvois m'en occuper un inſtant ſans tomber dans la triſteſſe. Souvent je me plaiſois à imaginer que je n'étois point la fille de Cola; qu'un haſard malheureux m'avoit fait tomber entre ſes mains, & m'avoit arraché à une plus noble exiſtence. Voilà comme l'orgueil, comme l'amour-propre étouffe dans nos ames la voix

ſacrée de la nature : triſte effet des rangs & de la différence des conditions ; mais il me ſied moins qu'à toute autre de moraliſer.

Un Prince qui demeuroit aux environs de la ville que nous habitions, qui avoit ce goût de galanterie dont les jeunes Seigneurs ſe parent, & qu'ils croient du grand air, m'apperçut un jour me promenant dans ſon parc ; quelques jeunes foux qui le ſuivoient m'avoient fait remarquer à S. A. Elle vint au-devant de moi m'offrir des rafraîchiſſements avec cet air de nobleſſe & d'aiſance qui ſemble rapprocher tous les états. Malgré mes refus modeſtes & honnêtes le Prince perſévéra, &

j'acceptai ses offres. La femme de chambre de ma bonne amie me suivit jusqu'au sallon où je vis plusieurs Dames qui jouoient en attendant la fraîcheur du jour. Ma présence excita une surprise générale. Les soins, les empressements du Prince sembloient encore me rendre plus belle à tous les yeux. Ma timidité, mon embarras en me voyant entourée de personnes que je ne connoissois point, & qui me paroissoient bien au dessus de moi, avoient embelli mes joues d'un rouge éclatant : quelques réponses heureuses que je fis aux Dames qui m'adresserent la parole, acheverent mon triomphe. C'étoit à moi à qui l'on faisoit tous les honneurs ;

j'osois à peine en croire mes yeux. Environnée de femmes de la plus grande distinction, je me voyois traitée comme leur égale. Ah ! me disois-je, avec quel mépris elles regarderoient cette jeune personne qu'elles accueillent, qu'elles caressent, si elles pouvoient soupçonner le secret de sa naissance ! La femme de chambre qui m'avoit accompagnée, l'élégance & le bon goût qui régnoient dans ma coëffure, dans mes ajustements ; le ton & l'heureux choix de mes expressions, tout leur donnoit de moi une idée avantageuse. Hélas ! cette douce illusion devoit disparoître : je devois passer de l'admi-

ration, de l'estime, des respects; à la pitié, à la compassion.

L'heure de la promenade n'étoit point encore arrivée. Le Prince proposa de faire de la musique. J'applaudissois à son desir; je me disois tout bas: on me priera de chanter, & ce sera encore un nouveau moyen de plaire. En un moment les instrumens furent apportés. Après beaucoup de préludes saillants, deux violons répandirent dans toute la société, par un jeu vif & rapide, l'admiration & l'étonnement. Lorsqu'ils eurent fini, une de ces femmes si belles, si magnifiquement parées, me dit, d'un air noble & engageant, qu'elle étoit persuadée

que j'avois une jolie voix, & que j'aurois la complaisance de chanter. Je n'ai pas besoin de vous dire ce que je lui répondis. On ne fut pas la dupe de mon air modeste. Le rouge qui embellissoit mes joues sembloit trahir la joie de mon cœur. Le Prince aussi-tôt me présenta la main pour me conduire à un clavessin. Je le suivis après avoir orgueilleusement demandé qu'on excusât ma mal-adresse & mes défauts. Des gants que j'ôtai d'un air de négligence, laisserent voir au Prince une main sur laquelle il voulut prendre un baiser; mais je m'éloignai avec tant de grace & d'honnêteté qu'il n'osa poursuivre. Je vis le desir & le respect dans

ſes yeux. Je jouai ſur le claveſſin quelques airs nouveaux, qui parurent d'un très-bon goût & fort bien exécutés. On loua beaucoup la légéreté & la vivacité de mon jeu. Comme je me levois au milieu des applaudiſſements pour retourner à ma place, je fus priée de chanter. On ne me donna pas le tems de refuſer. On m'apporta différents morceaux de muſique Italienne. J'en vis un que j'avois chanté déja pluſieurs fois avec ſuccès. Je le pris & fis ſemblant de ne le pas connoître. Auſſi-tôt toutes les parties furent diſtribuées aux Muſiciens. Mais mon aimable amie, n'allez-vous pas me croire trop orgueilleuſe? Oſerai-je vous dire l'impreſſion que

je fis sur tous ceux qui m'entendirent ? Vous connoissez ces beaux vers de Métastase, dans lesquels se trouve si sublimement, si énergiquement peinte la douleur d'une mere éplorée à qui la mort vient d'enlever son fils. Cette mere trop tendre, après avoir donné un libre cours à ses plaintes, tombe dans les cruels accès de la fureur. Puisque je n'ai plus de fils, s'écrie-t-elle, pourquoi gémirois-je toute seule ? Pourquoi une autre mere ne seroit-elle pas aussi malheureuse que moi ? Pourquoi n'auroit-elle pas à pleurer la mort de celui qu'elle chérissoit ? Oui, continue-t-elle dans son délire, je veux tuer un fils. Sa tête s'em-

barrasse de mille idées noires & confuses. Dans le trouble, dans l'égarement de sa raison, elle croit entrevoir son enfant; elle lui parle : sa joie, sa tendresse, son amour éclatent; mais bientôt son illusion disparoît : elle s'apperçoit de son délire, & elle retombe dans sa douleur. Jugez, ma chere amie, de l'effet que doit avoir une musique vive, majestueuse, adaptée avec justesse à ces idées véhémentes & sublimes. Je donnai à ma voix toute son étendue; ses accens plaintifs & pénétrans, ses passages rapides du calme à la fureur, de la fureur à la joie, & ensuite à la tristesse, émurent tous les cœurs. Le Prince plus tendre, plus amoureux que ja-

mais, vint à moi, me dit mille choſes obligeantes. Pluſieurs Officiers, & même les femmes, me comblerent d'éloges. A cet âge, diſoient-elles avec ſurpriſe, peut-on raſſembler tant de talents? Concevez, ma chere amie, s'il vous eſt poſſible, l'émotion, le charme que dut éprouver la fille d'un petit Laboureur portée par des haſards heureux dans un cercle brillant où elle ſe voit environnée d'hommes charmants qui cherchent à l'intéreſſer, qui ſe diſputent ſes premiers regards, ſon doux ſourire. Hélas! le Ciel ſembloit ſe jouer de ma fierté: il ſe plaiſoit à accumuler ſur ma tête tous les honneurs, à me porter au faîte de la gloire pour me précipiter

dans l'abyme de la honte & de l'humiliation.

Dans le tems où l'on me diſoit les choſes les plus agréables, où les femmes m'entouroient, me faiſoient mille careſſes, & me traitoient comme leur égale, on entend un grand bruit & des clameurs ; c'étoit un homme qui luttoit contre des valets, en s'écriant : oui, je veux parler à Monſeigneur ; il me rendra juſtice. Le Prince s'avance vers ſes gens ; on le ſuit. A l'inſtant un malheureux ſe jette à ſes pieds. Monſeigneur, lui dit-il les larmes aux yeux, comment un ſi bon maître peut-il avoir des domeſtiques auſſi méchants ? Que vous ont-ils fait, lui dit le Prince d'un air com-

patissant & en le relevant? Ah! Monseigneur, continue le malheureux, j'ai une fille; tout le monde lui dit qu'elle est belle ; mais elle ne s'en soucie guere, parce qu'elle est sage & qu'elle aime de tout son cœur un honnête garçon qui l'aime aussi, & qui doit bien tôt l'épouser. Elle alloit à la ville hier avec lui pour voir sa sœur; malheureusement ils ont rencontré sur leur chemin deux de vos gens.... les coquins ; ils ont pris ma fille par-dessous les bras pour l'emmener. Cette pauvre enfant s'est écriée, Jacques son amoureux a voulu la défendre ; mais ils étoient deux contre lui, & ils l'ont abymé de coups. Hélas! je ne sçais ce qu'ils ont fait à mon

enfant; mais elle eſt plus morte qu'en vie. Monſeigneur, je ſuis venu ici pour implorer votre juſtice, & vous demander vengeance. Mon ami, lui dit le Prince, ſoyez tranquille; ceux dont vous vous plaignez ſeront punis. Voilà, continua-t-il en lui donnant quelques loüis, pour faire ſoigner votre fille & le garçon qu'ils ont frappé. L'homme prit l'argent, en faiſant mille remerciments; il alloit diſparoître lorſqu'une parente du Prince lui demanda ſi ſon village étoit bien éloigné. Il eſt à cinq lieues d'ici, lui répondit-il, mais je n'y retournerai pas aujourd'hui; puiſque je ſuis à la ville, je vais voir une fille qui demeure chez une bonne Dame

qui la traite comme ſon enfant; on dit que c'eſt à préſent une Demoiſelle. Il y a déja longtems que je ne l'ai vue, j'eſpere qu'elle ne mépriſera pas ſon pere. A ces mots je le fixe, je n'oſe me livrer à mes ſoupçons; je ſens mes genoux tremblants; mes levres ſont agitées, un ſentiment mêlé de joie, de frayeur s'empare de moi. Je crains de parler, d'entendre. Oui, c'eſt lui... c'eſt ſûrement lui, me dis-je tout bas & avec peine; au même moment la femme de chambre de ma bonne amie, attirée par la foule, avance; elle reconnoît ce bon payſan qui lui demande des nouvelles de ſa fille. Ah! jugez de mon trouble, de ma honte, lorſque je

vois cette fille qui me montre à mon pere : hélas ! oui, c'étoit mon pere. Ce vieillard transporté de joie n'ose en croire ses yeux : il avance vers moi en me tendant ses bras ; mais son indigne enfant repousse la nature ; elle craint d'aller se précipiter sur son sein, elle voudroit pouvoir se dérober à tous les yeux ; la présence de l'auteur de ses jours lui est importune. Les larmes qu'elle répand sont des larmes de douleur & d'orgueil ; cette voix tendre, ces caresses qui devroient charmer son cœur, le blessent & le déchirent ; ses forces l'abandonnent ; une pâleur mortelle se répand sur ses joues. On l'environne, on s'efforce de lui porter du secours ;

mais elle voudroit être anéantie : ſon infortuné pere qui la voit mourante, qui dans la ſimplicité de ſon cœur attribue ſon état de défaillance à l'excès de ſa tendreſſe, fait retentir l'air de ſes cris; il donne à ſa fille mille noms qu'elle ne mérite point; enfin elle ouvre les yeux, & elle voit la pitié peinte dans tous les regards. Eh bien, ma chere, lui dit une de ces femmes qui l'entouroient, les forces reviennent-elles? *Ma chere...* quel nom! L'auroit-on appellée ainſi une heure avant? cette Demoiſelle charmante dont les talents étoient ſi étonnants, dont l'air étoit ſi noble & la figure ſi intéreſſante, n'eſt plus qu'une petite perſonne que l'on

nomme ſa chere! On la recommande à la femme de chambre de ſa protectrice, & on la délaiſſe. Bientôt elle ne voit plus autour d'elle que des domeſtiques qui lui paroiſſent très-familiers, que ſon pere qui la careſſe & lui parle de ſa pauvre mere qui voudroit bien la voir, de ſes freres qu'elle a oubliés, & dont elle ne ſe ſoucie gueres.

Vous vous doutez bien que je ne tardai pas à retourner à la maiſon. Je n'étois pas tentée d'aller m'offrir une ſeconde fois à tous ces êtres orgueilleux qui avoient changé ſi rapidement à mon égard. J'aurois voulu déja être bien éloignée de ce lieu où l'illuſion la plus douce s'étoit ſi cruellement

cruellement dissipée. J'arrivai enfin. Ma bonne amie, qui étoit très-inquiete, en me voyant pâle & changée, me demande d'où je viens, ce qui m'est arrivé : elle apperçoit mon pere, qui lui dit que j'ai été si contente de le revoir, que j'en ai perdu connoissance ; elle admire la bonté de mon cœur ; mais lorsqu'elle sçait où j'étois, lorsque je lui ai appris combien j'ai été fêtée, caressée, admirée, & par quel hasard j'ai vu mon pere, elle commence à soupçonner la véritable cause de mon évanouissement, elle n'a pas la cruauté de désabuser le bon vieillard; mais ses yeux me disent qu'elle a lu dans mon

ame, & que je ſuis plus orgueilleuſe que tendre.

Je ne veux point, ma chere amie, abuſer de votre patience; je m'apperçois que je ſurcharge ces Mémoires de petits détails qui ne vous intéreſſent peut-être pas. Il y avoit déja deux jours que ma triſte aventure s'étoit paſſée. Je commençois à en perdre le ſouvenir. Je ne m'en trouvois plus humiliée; je me faiſois même des reproches de la peine que j'en avois reſſentie. Eh! quoi, me diſois-je, ces graces que tout le monde admiroit, ces talents auxquels on a tant applaudi ne me ſont ils pas reſtés. Parce que mon pere n'eſt pas riche, & qu'il demeure au Village, en ſuis-je moins

celle qui a charmé tous ces merveilleux qui se vantent d'avoir un goût si sûr, si exquis; mais le moyen de pardonner à une petite roturiere d'avoir de la noblesse dans la physionomie & dans le maintien, d'émouvoir les cœurs par une voix douce & mélodieuse. Les femmes qui l'ont vue entourée de leurs agréables, peuvent-elles aussi lui pardonner de leur avoir paru plus jolie qu'elles, & plus digne de leurs empressements. Vous voyez avec quelle adresse je puisois dans ma modestie les moyens de me consoler des injustices des hommes, & de la froideur des femmes. Mais j'aurai bientôt lieu d'être plus fiere, plus satisfaite que jamais.

Ma bonne amie étoit sortie pour aller voir une de ses parentes qui étoit malade : je profitai de son absence pour achever la lecture d'un roman qui m'intéressoit, & que je n'osois lire devant elle. Autrefois elle dévoroit toutes ces jolies bagatelles qui prêtent au mensonge l'intérêt de la vérité, & le charme de l'illusion ; mais depuis quelque tems elle les trouvoit frivoles & dangereuses. Elles donnoient, disoit-elle, aux jeunes personnes des idées trop séduisantes : elles préparoient leurs cœurs à l'amour, & les conduisoient aux regrets qui en suivent le prestige. Pour moi je ne concevois rien à ces regrets ; je ne voyois que des charmes

dans une passion qui occupe si agréablement notre ame. Si mon cher Valmour étoit ici, me disois-je quelquefois, qu'aurois-je à desirer ? L'aimable jeune homme ! il pense peut-être à présent à sa chere Victoire. Il voudroit la revoir. S'il étoit près d'elle.... Hélas ! je ne le verrai peut-être jamais. Ces tristes pensées faisoient couler de mes yeux des larmes, mêlées de douceur & d'amertume. Les endroits de mon roman qui me plaisoient le plus étoient ceux où les deux amants se revoyoient après mille obstacles que l'amour avoit surmontés. Dans le moment où j'étois le plus occupé de ma lecture, j'entends un carrosse qui s'arrête à la porte de

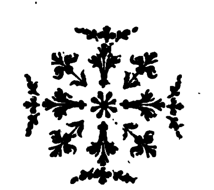
ma bonne amie. Je mets la tête à la fenêtre. Je vois un jeune élégant qui, soutenu par deux laquais, s'élance dans la cour: je cache vîte mon livre, & prends ma broderie. A peine est-elle dans mes mains qu'on ouvre les battans du sallon & que l'on annonce.... Je vous le laisse à deviner.... Ah! vous ne le devineriez jamais. C'est un aimable Prince qui vient faire mille excuses à la petite Victoire de ne l'avoir pas fait conduire chez elle, qui se reproche son impolitesse, & rejette sa faute sur les femmes qu'il n'a pu quitter, & qui ne l'ont point, ajoute-t-il d'un air galant, dédommagé de mon absence. Il s'approche de moi, me demande

d'une voix douce ſi je veux bien lui pardonner ſes torts. Moi je ne ceſſe de lui répéter qu'il n'en a point, que la diſtance qui eſt entre lui & moi.... Il ne me laiſſe point achever; il ne me parle que de mes talents, que de mes charmes, que de leur pouvoir, que du bonheur de me connoître; mais il n'oſe pas ſe flatter que ſes ſoins puiſſent me plaire, & que ſes viſites m'intéreſſent. Je lui réponds que Madame de Villemur (c'eſt le nom de ma bonne amie) s'en trouvera très-honorée, que je ne peux pas m'en croire l'objet, qu'il ne doit pas ignorer qui je ſuis; & j'ajoute, en baiſſant les yeux & d'une voix oppreſſée, que je n'ai que trop eu lieu de

ſentir combien l'on perd quelquefois à être connu dans ſon origine ; à l'inſtant je ſens ma main priſe, baiſée ; je voix les yeux de mon aimable Prince s'arrêter tendrement ſur moi. Les larmes commencent à les obſcurcir. Il me proteſte que rien ne pourroit affoiblir ſon reſpect & l'amour que ma vue lui a inſpiré. Il me trouve au-deſſus de toutes celles qu'il connoît, parce que j'ai plus de charmes qu'elles, & que le reſte il le compte pour rien. Comment à ces mots ne pas ſentir ſon cœur palpiter de joie, ne pas éprouver un tendre intérêt pour celui qui ſçait avec tant d'art, tant de généroſité, nous arracher à la honte de notre exiſtence, & nous élever au-

deſſus de celles dont nous craignons les mépris. Dans le moment où je lui laiſſois voir combien j'étois flattée des choſes agréables qu'il venoit de me dire, Madame de Villemur parut. Le Prince, d'un air noble & aiſé, lui dit qu'un heureux haſard l'avoit conduit, il y avoit quelques jours, ſur mes pas, lorſque je me promenois dans ſon parc ; qu'après avoir eu la complaiſance de me rendre aux inſtances que pluſieurs Dames & lui m'avoient faites de chanter à ſon concert, j'avois fait paſſer tout le monde de l'admiration à l'inquiétude, par une indiſpoſition qui avoit été la ſuite de la ſenſibilité de mon cœur, & qu'il venoit lui-

même s'informer de ma santé. Il ajouta mille choses honnêtes que je ne vous répéterai point, demanda à Madame de Villemur la permission de venir quelquefois lui faire sa cour, & disparut en laissant ma bonne amie très-étonnée, & moi très satisfaite d'une visite à laquelle nous ne nous attendions ni l'une ni l'autre.





CHAPITRE II.

PORTRAIT de Madame de Villemur.

JE reprends la plume aujourd'hui avec plus d'assurance que jamais. Puisque vous avez lu le commencement de ces Mémoires, j'ose espérer que la suite ne vous intéressera pas moins ; je ne vous remercie pas, mon aimable Amie, de toutes les jolies choses que vous avez bien voulu m'écrire. Vous ne connoissez déja que trop mon foible. Le croirez-vous ? en relisant cette lettre facile & aisée, en admirant ces tours heureux que le

goût ſemble avoir tracés, je me ſuis dit avec un peu d'humeur : mais moi je n'écris pas ſi agréablement ; je ſouhaitois de trouver dans votre lettre quelque défaut ; mais le ſeul que j'ai vu, & qui m'a fort déplu, eſt de n'en pas laiſſer appercevoir. Vous n'attendez pas ſans doute de moi une ſi grande exactitude. Au reſte n'écrit-on pas toujours aſſez bien pour ſon amie ? Si quelque indiſcret promene ſur ces Mémoires un œil curieux, tant mieux, s'ils lui déplaiſent. Ce tant mieux là n'eſt pourtant pas trop ſincere. Je crains auſſi que vous ne me trouviez trop longue. Si je n'avois que des choſes merveilleuſes à vous dire ; ſi je ne devois me montrer à vous que ſous

des dehors brillants, comme je me hâterois de vous décrire ces heureux événements ! Mais je ne veux pas toujours vous occuper de moi. Je ne vous ai encore rien dit de ma bonne amie, & j'ai bien du plaisir à parler de ceux que j'aime.

Madame de Villemur étoit fille d'un Receveur des Tailles. Son pere qui avoit plus d'argent que d'esprit, voulut la marier à un vieux Seigneur des environs, qui lui faisoit la cour en lui parlant de ses lapins & de son colombier. Un jeune Magistrat toujours parfumé, chargé de bijoux, de bonbons, qui rioit pour montrer ses belles dents, & chantoit pour grasseyer, dont les yeux étoient brillants & la

figure animée, lui plaisoit bien davantage. Mais le pere disoit que c'étoit un étourdi. La petite personne baissoit les yeux, & osoit lui répondre quelquefois qu'il étoit bien aimable. Le pere faisoit de grandes phrases sur l'inconséquence des jeunes filles qui ne voient que le moment présent, & se laissent prendre par la figure, par la jeunesse. Il passoit en revue toute la ville, & prouvoit le mieux qu'il lui étoit possible, qu'il n'y avoit que les vieux maris qui rendoient leurs femmes heureuses. Comme il étoit riche & que l'on faisoit bonne chere chez lui, tout le monde étoit de son avis. Sa fille fut obligée d'épouser M. de Villemur avec ses infirmités.

Elle s'ennuya pendant quelque tems dans l'antique Château de son mari, à qui elle persuada cependant de renoncer à l'encens, & de fixer son séjour à la ville. La belle jeunesse vint bientôt faire sa cour à cette jeune femme, qui n'avoit que les honneurs du mariage. Beaucoup de gens la plaignirent. Un plus heureux la consola : au bout de quelque tems elle mit au monde un garçon. M. de Villemur un peu surpris, fit ce qu'il put pour se persuader qu'il en étoit le pere. Il finit par le croire. Il y a des graces d'état. Il vouloit que la Mere nourrît son enfant. Mais Madame de Villemur, qui craignoit pour ses appas, n'étoit pas trop de son avis. Tou-

tes les jolies femmes se récrierent contre cette barbarie, & le pauvre époux se tut pour avoir la paix.

Quelques années après un bel esprit qui n'ayant rien de mieux à faire, s'étoit retiré en Province, conseilla à la mere de faire inoculer son fils; il lui démontra que l'inoculation arrachoit à la mort quatre-vingt-dix-neuf enfants sur cent que la petite vérole conduisoit au tombeau. Le pere qui n'étoit pas si aisé à persuader, dit qu'il n'avoit point été inoculé, & que son fils ne le seroit pas. Il envoya au diable tous les beaux raisonneurs; la mere insistoit, mais l'enfant qui étoit doux, gagna une fluxion de poitrine &

mourut, pour les mettre d'accord. M. de Villemur fut si fâché d'avoir perdu l'héritier de son nom, qu'il ne tarda pas à le suivre.

La jeune veuve, vous n'aurez pas de peine à le croire, se consola bientôt de la mort de son vieil époux ; elle pleura un peu plus son fils ; mais lorsqu'on est aimable, on trouve bien des adoucissements à ses maux.... chacun s'empresse de consoler la jeunesse. La vieillesse seule est délaissée; elle verse ses larmes dans le sein de la solitude. Cela est assez injuste; mais on a beau crier, déclamer, le monde ira toujours à peu près de même. Les graces verront toujours sur leurs pas, les jeux, les

plaisirs; & les rides ne seront jamais environnées que du triste ennui & des dégoûts.

Les Agréables, les Beaux-Esprits de Province, remplissoient la maison de ma bonne Amie qui se plaisoit à entendre leurs folies. On y lisoit les nouveautés, les couplets, les épigrammes : on applaudissoit à tout ce qui étoit piquant, & puis les femmes se disoient : c'est pourtant bien méchant. Ceux qui sçavoient jetter le plus adroitement le ridicule, ou répandre le poison de la calomnie sur les femmes que l'on ne voyoit pas, étoient trouvés charmants : on ne pouvoit s'en passer; on n'épargnoit ni les meres de famille, ni leurs filles, ni les dévotes; mais ces dernie-

res s'en vengeoient bien. Madame de Villemur paſſoit une vie délicieuſe ; elle donnoit ſouvent de petits ſoupers. On ne ſortoit de table que pour aller ſe perdre dans un vaſte jardin qui étoit au bout de la maiſon ; des arbres touffus que l'éclat de la Lune ne pouvoit percer, des tapis de verdure, la fraîcheur de la nuit, tout invitoit au plaiſir. Les ténebres étendoient leur voile ſombre ſur les heureux. Tout le monde revenoit aſſez content, un peu ſurpris d'être reſté ſi long-tems ſéparé. On paſſoit le reſte de la nuit à jouer des brelans. Les femmes friponnoient les jeunes gens, n'en faiſoient que rire & s'endettoient. Tout alloit au mieux. La ſociété

enchantée se quittoit ; chacun s'en retournoit chez soi d'un air de mystere ; mais les hommes faisoient si bien leur compte, que personne de la ville n'ignoroit leurs plaisirs.

Madame de Villemur auroit peut-être vu tous ses jours s'écouler rapidement dans le sein du bonheur ; mais il est des gens qui ne veulent point le goûter, & qui se plaisent à troubler celui des autres. Des jeunes femmes fort laides & délaissées, des dévotes qui enrageoient d'être vieilles, de tristes nouvellistes qu'on étoit las d'entendre, murmurerent si hautement, firent courir des bruits si injurieux, que la petite veuve prit la résolution de ne plus recevoir ses

amis si fréquemment. Pour briser tous ses plaisirs, elle prétexta des affaires qui la forçoient d'aller à Paris. De gros hommes dirent assez lourdement qu'elle avoit de bonnes raisons: les femmes firent semblant de rougir: les jeunes gens qui sourioient, auroient voulu que l'on crût qu'ils y étoient pour quelque chose.

Madame de Villemur, pendant qu'on se permettoit ces soupçons sur son compte, voltigeoit à Paris de plaisir en plaisir; elle vit autour d'elle des merveilleux empressés à lui dire de jolies choses: elle fut priée des petits soupers, qui devoient être délicieux. Mais elle sentit

qu'ils ne pouvoient l'être que lorſque les femmes étoient jolies, que les hommes avoient de la fineſſe dans les idées, de la délicateſſe dans les expreſſions, un peu de méchanceté dans le cœur, & tous les dehors de la galanterie; & cet aſſemblage eſt rare. Elle alla s'attendrir aux François, rire aux Italiens & ſe montrer à l'Opéra. Les Danſes de ce ſpectacle lui parurent bien deſſinées, les voix aſſez touchantes; mais elle en trouva l'enſemble trop monotone, & l'illuſion trop ménagée. Après un ſéjour de quelques mois elle retourna dans ſa Province: on la trouva changée. Elle dit que les veilles &

la fatigue du voyage en étoient peut-être la cause; mais on n'en voulut rien croire.

Quelque tems après son retour, une Dame de ses amies l'ayant menée à sa terre, & un heureux hasard les ayant conduit, comme je vous l'ai dit, dans une plaine où je cueillois des fleurs, j'eus le bonheur de l'intéresser. Pendant plusieurs années ma bonne amie fut aussi vive, aussi enjouée que son âge lui permettoit de l'être. Sa maison étoit le séjour de la gaieté. La jeunesse y venoit rire, fredonner du matin au soir; mais depuis quelque tems elle s'appercevoit que les hommes étoient moins tendres, moins empressés; elle se douta que ses char-

mes commençoient à se flétrir : elle supprima les coëffures élevées, les grands paniers, & les ajustements d'éclat : elle ne mit plus que de petites robes fraîches, qui, à la vérité, étoient d'un très-bon goût : elle se coëffa avec des baigneuses ou des battants l'œil, & ne voulut plus souffrir qu'un soupçon de rouge. Cet air de négligé sembloit répandre sur sa figure de nouveaux charmes : ses yeux paroissoient plus tendres, & ses regards plus touchants. En la voyant on disoit qu'elle avoit quitté la parure de la jeunesse pour n'en conserver que les graces. Le ton de son esprit changea avec son ajustement : elle devint plus pensive ; ses idées se porterent dans

dans un plus grand éloignement ; les jeunes commençoient à lui paroître légers, inconséquents ; elle ne les trouvoit plus si polis, si intéressants. Vous en devinez bien la raison ; mais il y a assez long-tems que je vous parle de ma bonne amie, je reviens à moi.

Vous avez peut-être cru que la curiosité, ou tout au plus un air de galanterie, m'avoit amené le jeune Prince si aimable dont je vous ai parlé. L'amour, oui, Mademoiselle, l'amour lui-même avoit conduit ses pas. Eh ! pourquoi non ? Imaginez-vous donc qu'il soit plus difficile de faire tourner la tête d'un grand Seigneur, que celle d'un autre ? Je vous entends d'ici

vous dire : on peut avoir une fantaiſie, le deſir de l'inſtant. Mais on ne ſe donne pas la peine d'aimer ſérieuſement, de ſe paſſionner pour une petite perſonne..... A merveille, continuez; vous verrez cependant, vous verrez ſi ce ne ſera que le deſir d'un inſtant. Bientôt on ne parla dans toute la ville que de la viſite que j'avois reçue. J'allois, oſoit-on dire, devenir la maîtreſſe d'un Prince; il n'avoit pas ſi mal choiſi. Vous ſçavez qu'en Province l'imagination du public va loin. On me voyoit déja dans la capitale environnée de cet éclat qui accompagne le vice, qui ne fait plus rougir. Ma bonne amie s'offenſoit beaucoup de ces ſoupçons. Pour moi je m'en

amusois. Je promettois des graces à de jeunes Officiers. Je ne ne devois faire que des heureux.

Madame de Villemur se rappella que son Cousin étoit dans le Régiment du Prince; elle me dit en riant : Victoire, j'espere que tu voudras bien honorer ton petit ami de ta protection, & le faire avancer. Le faire avancer.... Ah! j'aimerois bien mieux le faire revenir.

Quelques jours s'écoulerent sans que je revisse mon nouvel amant. Je commençois déja à m'en offenser. Qu'est donc devenu, me disois-je, cet empressement, ce desir de me faire sa cour? Le pouvoir de mes charmes n'est donc plus qu'une chi-

mere. Comme j'étois le plus occupée de ces réflexions, un carrosse se fait entendre : mon cœur palpite. Est-ce lui...? Oui, c'est sûrement lui. A l'instant je le vois paroître, plus brillant, plus radieux que tout ce qui m'environne. Dès qu'on l'apperçoit, les femmes se levent, les hommes se baissent, se confondent. Le Prince prie, supplie qu'on se remette. Il demande à ma bonne amie des nouvelles de sa santé. Pour moi qui suis éloignée, il ne m'a point encore vue; il me cherche des yeux; bientôt il me découvre. Il s'approche; il ne me dit qu'un mot; mais ses regards.... ils en disent mille. Il s'assied, il nous parle des nouvelles qu'il a reçues de

la Cour & de Paris, d'une piece de M. de Voltaire, qui fait grand plaisir. C'est, continue-t-il, un génie bien rare, bien étonnant. Un peu dangereux, dit une dévote. Le Prince sourit, me regarde. Moi qui n'ai lu que Zaïde & quelques chapitres de Candide à la dérobée, je trouve qu'il n'y a rien que de charmant dans ses ouvrages; mais je me garde bien d'en parler. Le Prince s'apperçoit qu'il y a dans le sallon des tables de jeux préparées; il demande s'il suspend les parties. Madame de Villemur lui répond qu'on n'ose pas lui proposer d'en faire une. Il l'assure qu'il seroit très-flatté de faire la sienne. Ma bonne amie, en souriant, lui

propoſe un brelan avec moi & un vieux Commandeur. Vous devinez avec quelle joie on accepte ; quel gré on ſçait à la bonne amie de cet arrangement. Mon jeune Amant tranſporté d'aiſe me dit qu'il veut abſolument me gagner mon argent. Je lui réponds que je ne puis le perdre plus agréablement. Ses yeux s'enflamment ; il voit une main qui s'avance pour lui préſenter les cartes : il voudroit bien la prendre ; mais il n'oſe ; tout le monde le regarde. Ah ! la ſotte choſe que ce monde pour un amant ! Pendant toute la partie, il fut de la gaieté la plus aimable. Lorſque j'ouvrois le jeu, il ſe plaiſoit *à faire tout ſon argent*. Il au-

roit, je crois, voulu que je lui eusse gagné toutes ses terres. Comme je me piquois de jouer avec le même désintéressement, le Commandeur à qui l'amour ne tournoit point la tête, nous gagna tous les deux. Il étoit déja tard. Le Prince sortit en me disant : pourquoi faut-il s'en aller lorsqu'il seroit si doux de rester ? Je baissai les yeux en souriant ; il s'éloigna, & je ne le vis plus.

Toutes les femmes furent enchantées de l'air honnête & enjoué de mon jeune amant. Je m'apperçus que je prenois déja beaucoup d'intérêt au bien que l'on en disoit. Pendant qu'on le louoit, les hommes m'observoient, & l'effort que je faisois

pour paroître indifférente décéloit le ſecret de mon cœur. Je veux pourtant, me diſois-je, aimer toujours mon cher Valmour. Non je ne lui ſerai point infidele : un autre n'obtiendra pas ce que je lui ai promis, ce qui lui appartient. Qu'il ſeroit étonné s'il apprenoit que Victoire eſt aimée d'un grand Seigneur, peut-être la reſpecteroit-il davantage. Moi reſpectée de mon petit ami ! Je ne veux qu'en être aimée. S'il deſire ſi ardemment de revoir ſa couſine, c'eſt, j'en ſuis ſûr, parce qu'il ſçait bien que je ſuis toujours avec elle. Mais peut-être obtiendrai-je ce qu'on lui refuſe depuis ſi long-tems.

Pendant que je m'occupois

ainsi toute seule de mes petites amours, car il est un âge où il n'est pas trop sûr d'avoir des confidents, je recevois assez froidement les adorations des hommes âgés, très-lentement celles des jeunes gens; quoique j'eusse l'air de ne pas trop me soucier de leurs galants propos, j'aurois été très-fâchée qu'ils les eussent adressés à d'autres : il suffisoit que j'en visse un indifférent, pour que j'employasse tout mon art à le séduire. Je me montrois douce, bienfaisante; je lui faisois entrevoir quelques espérances: j'avois l'air de l'écouter avec intérêt; mais lorsqu'il étoit dans mes chaînes, je le traitois comme un esclave: il payoit bien cher les momens

de liberté qu'il avoit osé prendre. Ma chere Amie, si les hommes étoient moins empressés, s'ils sçavoient mieux cacher ce desir qui nous allarme, s'ils avoient plus d'art.... Hélas! les fourbes n'en ont-ils pas déja trop? Pour un moment qu'ils nous supplient, ils commandent des années. Heureuse! heureuse celle qui tient toujours loin d'elle ces êtres faux qui cachent sous des roses le poignard dont ils veulent nous percer le cœur! Pour moi je n'ai pas eu ce triste avantage: je dis triste, mon aimable Amie, parce que, s'il est quelquefois dangereux de s'abandonner à ce penchant qui nous égare, qui nous conduit à l'amertume, & souvent à la

honte, il est pourtant bien doux de ressentir les délicieuses atteintes de l'amour : un seul instant nous fait oublier toutes les peines d'une année.

Je ne fus pas long-tems sans revoir celui dont la conquête me rendoit si avantageuse & si fiere. Je recevois ses hommages au moins deux fois la semaine. Plusieurs femmes qui avoient des prétentions, piquées de la préférence qu'il me donnoit sur elles, se souvinrent que je n'étois que la fille du pauvre Cola, & firent plusieurs mauvaises plaisanteries sur mon origine. Une d'elles moins jolie, car ce sont toujours les plus malhonnêtes, me dit : Mademoiselle Victoire, vous devriez profiter de l'ami-

tié dont le Prince ſemble vous honorer pour faire entrer vos freres à ſon ſervice : une bonne parente ne doit rien oublier pour faire ſortir ſa famille de l'indigence & de l'obſcurité. Je vois, lui répondis-je, Madame, que ſi vous aviez été plus heureuſe, vous auriez tiré aſſez bon parti de vos amours : pour moi, Madame, qui ne ſçais rien accorder aux hommes, je ne leur demande que du reſpect. Eh! qui oſeroit, répliqua-t-elle du ton du perſifflage, manquer de reſpect à Mademoiſelle Victoire ? Mais je crois, repris-je, que s'il n'eſt pas dû à ma naiſſance, on le doit du moins à mon ſexe. Les filles, me répliqua-t-elle, ſont à préſent bien

inſtruites. A votre âge, je ne ſçavois pas de quel ſexe j'étois. Peut-être le Prince vous a-t-il mis au fait du vôtre : il eſt ſi honnête... A ces mots je ne ſçus que répondre. Je fus tellement ſuffoquée par la colere, par la douleur, que je perdis connoiſſance. Madame de Villemur, qui étoit dans ſa chambre, parut au même inſtant. En me voyant dans cet état, elle courut à moi en m'appellant des noms les plus tendres. Je ne revins & n'ouvris les yeux que pour répandre un torrent de larmes : mon cœur étoit oppreſſé, étouffé par les ſanglots. En vain ma bonne amie me demandoit ce qui m'étoit arrivé : je ne pouvois lui apprendre ce

qui faiſoit couler mes pleurs : mes regards ſe portoient avec crainte ſur celle qui m'avoit ſi cruellement outragée : ſa préſence ſembloit m'écraſer : heureuſement elle ſortit, ne pouvant ſans doute ſupporter plus longtems le ſpectacle de ma douleur : dès que je ne la vis plus, je me ſentis ſoulagée. Ma bonne amie fut ſi touchée de ma peine, & ſi indignée contre cette femme dont je lui répétai les propos injurieux, qu'elle lui écrivit ſur le champ de ne jamais remettre les pieds chez elle. Vous voyez combien j'en étois aimée. Hélas ! il n'a pas tenu à elle que je fuſſe toujours heureuſe.

Un honnête Marchand chez

qui nous faisions nos emplettes avoit pris pour moi un tendre attachement. Si quelquefois je lui demandois le prix d'une étoffe, il me regardoit d'un air embarrassé, balbutioit en me parlant; il sembloit vouloir & n'oser me l'offrir. Un jour il vint trouver Madame de Villemur : Madame, lui dit-il, cette jeune personne dont vous prenez soin, qui est si aimable, croyez-vous qu'elle voulût partager avec moi ma fortune? Peu m'importe son bien, sa naissance; si elle daigne m'accepter pour époux, je m'estimerai trop heureux, je serai assez riche : mais si elle me refuse, je le sens, je l'aimerai toujours, & je serai le plus malheureux des

hommes. Madame de Villemur lui fit mille remerciments de ses offres généreuses,& lui promit de m'en parler. En effet quelques jours après, elle me fit dire de passer dans son appartement, où elle me tint ce discours : Victoire, tous les jours tu me deviens plus chere : ce ne seroit qu'avec peine que je me verrois forcée de te séparer de moi; mais, ma chere amie.... Je ne la laissai pas achever. Emue, agitée je l'embrasse. Que vous ai-je donc fait, lui dis-je toute en larmes? Voulez-vous me renvoyer dans la chaumiere d'où vous avez tiré mon enfance? Hélas! ce n'est pas l'indigence que je crains; c'est d'être éloignée de celle qui a dai-

gné me ſervir de mere. Eh! ma chere amie, reprit Madame de Villemur en arrêtant ſur moi ſes regards attendris : t'ai-je parlé de te renvoyer? cette penſée eſt bien loin de mon cœur; mais je lis pour toi dans l'avenir. Je ne ſuis plus jeune : peut-être la mort t'enlevera-t-elle bientôt ton unique appui : tout ce monde qui te loue, qui te careſſe, en te voyant dans la miſere te plaindra; mais ne t'offria tout au plus que des ſecours paſſagers dont tu rougiras. Tu n'ignores pas que j'ai placé la plus grande partie de mon bien à fonds perdu. Mes héritiers avides, & déja mécontents, s'inquiéteront peu de celle que leur parente chériſſoit : ils lui enleveront tout ce qu'ils

pourront lui ôter. Alors malheureuſe & délaiſſée, tu te verras mépriſée des riches, & peut-être inſultée de ceux qui ſont aujourd'hui jaloux de ton ſort. Je voudrois bien, ma chere Victoire, prévenir cette affreuſe deſtinée. Le moyen qui me paroît le plus honnête & le plus ſûr, eſt de te marier à un homme qui ſoit à ſon aiſe. Eh! quel eſt, lui répondis-je, celui qui prendra pour femme une fille ſans bien, ſans naiſſance. Les hommes plus intéreſſés que juſtes, comptent aujourd'hui tout pour rien, excepté l'argent. Il en eſt pourtant un, me répliqua Madame de Villemur, qui eſt aſſez généreux pour t'offrir la moitié de ſa fortune, & qui

n'exige de toi qu'un peu d'amour. A ce mot je n'ose répondre : de l'amour...! c'est bien des choses. Ah ! si c'étoit.... mais ce ne peut être lui. Je questionne, je presse ma bonne amie de me dire quel est cet homme généreux. Est il jeune ? est-il bien aimable ? Elle sourit : mais elle me laissa chercher. Lorsque j'ai dit bien des fois, c'est peut-être Monsieur... non, ce seroit plutôt Monsieur... Elle acheva, & me dit le nom du Marchand. Alors je rougis, je deviens sérieuse. Sa boutique, cette perruque ronde, une aune que je lui vois dans les mains ; ces révérences que je lui vois faire à tous les arrivants, ces mines, ces propos que l'intérêt

diͼte, tout cela forme un enſemble qui me déplaît; quelle différence de lui à tous ces élégants en plumet, à talons rouges. Mais quel eſt mon délire! veux-je épouſer le Prince qui m'a gâté la vue, qui me tourne l'eſprit? Mon Dieu! je n'ai point oublié qui je ſuis: je ſçais bien que Cola eſt mon pere. Hélas! j'en ſuis aſſez humiliée.

Madame de Villemur, un peu ſurpriſe de mon ſilence, me dit d'un air grave: eh bien! Victoire, que répondrai-je à cet homme honnête qui vous fait l'honneur de demander votre main? Son ſérieux me déconcerte: ma bonne amie, lui répliqué-je d'une voix embarraſſée, je ſuis bien ſenſible... bien

touchée... bien reconnoiſſante. . Je vois, reprit Madame de Villemur, qu'un Marchand n'eſt pas du goût de Mademoiſelle Victoire. Elle eſpere peut-être qu'un Maréchal de France.... Non, ma bonne amie, lui dis-je en l'interrompant. Je ſens bien que je ne mérite pas l'honneur que l'on veut me faire; mais je ſuis ſi contente de mon ſort, je me trouve ſi heureuſe d'être avec vous, que je ne deſire point encore de me marier. Je parie bien, me réplique-t-elle d'un air riant, que ſi je t'avois parlé de ton petit ami, tu ne m'aurois pas fait cette réponſe. Moi auſſi-tôt de rougir, de m'approcher d'un air confus, & de baiſer mille fois ſa main.

Dans ce moment on ouvre, & c'eſt mon jeune Prince que l'on annonce. Il eſt dans un négligé charmant : la joie brille dans ſes yeux : il ſemble la répandre ſur tout ce qui l'environne. Il va, d'un air noble & léger, de Madame de Villemur à moi. Il nous répète ces petits riens auxquels il ſçait donner le charme de la nouveauté. Ma bonne amie paroît aſſez contente des jolies choſes qu'il lui dit : elle l'écoute avec intérêt, lui ſourit avec grace. Pour moi qui lis dans ſon cœur, je ne ſuis point jalouſe. Je ſens bien pourquoi il eſt ſi galant. Après avoir épuiſé tout ſon enjouement, il devient un peu plus grave, & nous dit, d'un air aſſez mécontent,

qu'il eſt obligé de partir pour aller faire ſon ſervice à la Cour. Ce départ ne me plaît gueres. Madame de Villemur lui parle de ſon Couſin : il ſe rappelle ſon nom, ſa figure, il en dit beaucoup de bien : ma bonne amie lui demande s'il feroit poſſible d'obtenir qu'il vînt paſſer chez elle ſon quartier d'hiver. A cette queſtion mon cœur palpite d'aiſe & de crainte. Le Prince lui répond que depuis quelque tems, on accorde aſſez difficilement aux Officiers la permiſſion de s'abſenter de leurs Régiments. Mais il lui promet qu'avant quinze jours elle reverra ſon parent. Madame de Villemur me regarde : le Prince me regarde auſſi. Il me deman-

de ſi je ſerai bien aiſe de le revoir. Que répondre? les hommes ſont quelquefois bien déplaiſants. Pourquoi me fait-il cette queſtion? Mon embarras me trahit. Cependant je réponds, de l'air le plus indifférent, que j'en ſerois charmée pour lui & pour ma bonne amie qui lui eſt très-attachée.

L'inſtant d'après le Prince ſe leve; il n'oſe, nous dit-il, eſpérer de nous voir avant ſon départ. Ses yeux s'arrêtent tendrement ſur moi; ils ſemblent me demander ce que je lui donnerois bien volontiers. Une douce mélancolie rend ſa figure plus intéreſſante. Nous traverſons tous enſemble pluſieurs pieces. Il eſt ſi occupé qu'il oublie

blie de nous prier de rester : il s'apperçoit de sa distraction lorsque nous sommes arrivés à l'escalier ; il s'en excuse avec tant de grace, il nous en fait sentir la cause si adroitement, qu'il nous paroît encore plus aimable. Encouragé par la gaieté de Madame de Villemur, il prend sa main ; il voit tant de douceur dans ses regards, qu'il ose remonter une marche pour l'embrasser. Et la petite Victoire, ne sera-t-elle pas aussi embrassée ? Ah ! oui, elle le sera. Déja elle se sent doucement pressée. Une bouche de rose vient cueillir un baiser sur ses joues & presque sur ses levres.

Mais ne vous l'ai-je pas bien dit, que je ne vous ferois pas

fatigante. Malgré toutes ces honnêtetés, j'ai pourtant la foiblesse de continuer. Que vous dirai-je pour vous adoucir & rendre vos idées plus riantes? Que ne puis-je donner à mon imagination un libre cours, & vous décrire des fêtes magnifiques! Mais c'est la vérité toute nue que vous voulez, & dans cet état simple, rarement elle est bien intéressante. Elle ressemble aux femmes, qui tirent leur plus bel ornement de leur parure, dont les vêtemens modestes font naître & nourrissent les desirs des hommes avides & impatients de tout voir, de tout admirer.

Mon Dieu! ne devinez-vous pas tout ce que j'ai à vous dire? Ne lisez-vous pas dans mes



CHAPITRE III.

Peu s'en est fallu.

Vous imaginiez peut-être, ma chere Amie, en être quitte : non en vérité vous ne l'êtes pas. Il faudra malgré vous que vous lisiez ces Mémoires en entier.... C'est une terrible chose ! j'en conviens ; mais pourquoi me les avez-vous demandés ? Je vous vois d'ici faire un peu la mine en en décachetant la suite. Que vais-je lire, dites-vous en murmurant ? encore quelques miseres sans intérêt ? Mademoiselle Victoire, vous êtes une petite babillarde, bien ennuyeuse, bien

ſentois....? Je ne veux conſentir à rien. Que malgré ma froideur, mes refus, ils ne ceſſeront de m'aimer? Je les plains; mais c'eſt tout ce que je peux faire pour eux. Tous cherchent la cauſe de cette indifférence générale: les uns l'attribuent à ma ſageſſe, à la pureté de mon cœur; je ſçais aſſez bon gré à ceux-ci de leur opinion: les autres diſent qu'elle ne vient que de la froideur de mon être: je ſuis très-fâchée, très-humiliée de ce ſoupçon. Il en eſt d'autres qui ſoutiennent que j'aime ſûrement quelqu'un; mais que l'orgueil me fait étouffer mon amour: que peut-être celui qui eſt le plus mal-traité n'eſt pas le moins chéri: cette idée folle

m'amuse; j'ai envie de les traiter tous fort durement pour faire croire à chacun d'eux qu'il est le plus aimé. Hélas! jeune insensée! tu te ris de l'amour: il viendra un tems où tu en éprouveras les cruelles atteintes. Seule & délaissée tu verseras des larmes, & personne ne s'offrira à toi pour les arrêter: tes amants seront alors bien vengés.

Un jeune Officier aux Gardes, très-avantageux & assez pressant, qui commençoit à se lasser de mes refus, & à s'offenser de mes dédains, me dit d'un air piqué, quelques jours avant d'aller rejoindre son Régiment, qu'il espéroit bientôt trouver à Paris des femmes plus jolies & moins cruelles qu'en Province:

je lui répondis que je ne doutois point qu'il ne fût déja fort desiré des Belles de la Capitale, que les femmes de la Province ne lui étoient cruelles que parce qu'elles ne se croyoient point assez jolies pour mériter ses adorations. Il fut très-déconcerté de ma réponse, & me quitta d'un air assez étourdi. Le surlendemain il partit, & je ne fus pas fort affligée de son départ. Je ne prévoyois pas combien il me coûteroit de pleurs.

Madame de Villemur avoit reçu déja deux lettres de son petit cousin, qui lui apprenoit qu'il étoit en route, & qu'il espéroit revoir bientôt tout ce qu'il avoit de plus cher au monde. La moindre voiture qui passoit sous mes



fenêtres, le bruit d'un cheval qui galoppoit, portoient dans mon cœur agité, ce saisissement, cette émotion qui précedent & suivent l'espérance. Bientôt à la joie de l'attente succéderent l'impatience & la crainte : chaque jour redoubloit mes frayeurs. Ma bonne amie presqu'aussi inquiete que moi, étoit dans la résolution d'envoyer au-devant de son parent, lorsque nous entendîmes le bruit d'une voiture qui s'arrêta à la porte. Les domestiques volent; nous les suivons. J'apperçois la premiere un jeune homme pâle & défait que l'on soutient, & qui peut à peine descendre de sa chaise. J'avance, je reconnois.... Hélas! oui, c'est celui que mon cœur

brûle de revoir. Je n'ai pas la force de lui parler : il tend les bras à sa chere parente qui fond en larmes en le voyant : ses doux regards s'arrêtent tendrement sur moi. Nous le portons dans l'appartement, sans pouvoir lui dire un seul mot : ses pleurs, celles que nous versons sur lui, voilà notre langage ; ce sont les expressions de l'amitié.

Jugez, ma chere Amie, de notre douleur, lorsque cet aimable jeune homme, couché sur un sopha que nous environnons, nous apprend qu'il a été forcé de se battre en route avec un jeune Officier qui lui a donné un coup d'épée, qu'il a resté huit jours dans une auberge sans autre secours que ceux d'un

ignorant Chirurgien de village, qu'il a hasardé de poursuivre son chemin pour revoir sa chere Cousine avant de mourir. Madame de Villemur émue, attendrie, l'embrasse plusieurs fois : elle envoie aussi-tôt chercher les plus habiles Chirurgiens de la ville, qui, après avoir sondé sa plaie, la trouvent dangereuse, mais ne désesperent pas néanmoins de la guérir.

Je n'ai pas besoin de vous dire combien la crainte, la frayeur agitoient mon ame. Si j'étois près du lit de mon cher Valmour, je le contemplois tristement. Quelquefois pendant son sommeil j'osois prendre ses mains ; je les serrois douce-

ment ; je les arrosois de mes larmes, je demandois au ciel de conserver ses jours ; mais, ma chere Amie, je devrois vous épargner ces tristes récits qui ne peuvent que vous affliger.

Heureusement toutes nos craintes furent bientôt dissipées ; & mon amant se trouva sous peu de jours hors de danger. Comment vous peindre le trouble & la joie de mon cœur en le voyant, ce jeune homme aimable, pénétré de mes tendres soins, m'assurer de son éternelle reconnoissance. Hélas ! m'en devoit-il à moi qui avois été la cause de sa blessure & de ses douleurs ? Ce ne fut qu'avec beaucoup de peine & bien des instances que j'appris

le véritable ſujet de la diſpute qu'il avoit eue. Ce jeune Officier, contre lequel il s'étoit battu, vous l'avez peut-être déja deviné, étoit ce petit avantageux qui, avant de partir pour Paris, m'étoit venu faire des adieux ſi honnêtes. Valmour & lui ſe rencontrerent ſur la route & ſe reconnurent. Ces jeunes gens deſcendent auſſi-tôt de leurs voitures, s'embraſſent & veulent ſouper enſemble : ils s'arrêtent dans un petit village où ils ſe racontent toutes leurs petites aventures : ils ſe font part de leurs bonnes fortunes. Dieu ſçait avec quelle modeſtie ! Valmour auſſi étourdi que ſon ami, n'oublie pas de lui parler de ſa chere Victoire dont

il eſpere obtenir les prémices : c'eſt, ajoute-t-il, le principal objet de ſon voyage. Un autre, lui répond ſon ami d'un air moqueur, pourroit bien t'avoir gagné de vîteſſe. A ce mot Valmour rougit. Je ne le crois pas, dit-il d'un ton fier; celui qui ſe vanteroit de ce bonheur, ſeroit un fourbe. Et pourquoi, lui répond le jeune Officier, veux-tu donc qu'elle ait eu la complaiſance d'attendre ton arrivée pour faire un heureux ? Si elle a un bon cœur, tu ne dois qu el'en aimer davantage. J'eſpere, réplique Valmour, que tu ne te flattes pas de l'avoir intéreſſée à ce point ? Mon ami, répond l'autre, j'ai pour maxime de ne jamais parler des

ſaveurs que je reçois des femmes. Tu n'as pas, je crois, réprend Valmour d'un air ſuffiſant, un grand mérite à être diſcret. Eh! mais tu ſerois donc bien étonné, lui réplique ſon adverſaire, d'un ton auſſi avantageux, ſi je te diſois que cette petite perſonne pour laquelle tu paroîs ſi fort te paſſionner, n'a pas été à mon égard d'un accès bien difficile, que je l'ai trouvée d'une douceur, d'une bienfaiſance.... Vraiment elle eſt charmante. Je vous fais grace, ma chere Amie, de tous les propos de ces jeunes inſenſés. Ce qu'il y eut de plus malheureux, fut un démenti que Valmour donna à ſon ami: celui-ci, ſuivant les regles du point

d'honneur, qui permet tout, excepté de souffrir une injure, proposa à mon jeune amant de se battre, & lui donna un coup d'épée.

Après cet aveu Valmour me demanda, pour prix de sa franchise, de lui pardonner ses torts: je voulus bien lui faire grace, il est inutile de vous dire qu'un baiser fut la preuve du pardon.

Madame de Villemur, qui se méfioit assez de son petit Cousin, & qui ne se fioit pas trop à ma vertu, ne nous laissoit presque jamais seuls. Valmour murmuroit de son attention, & moi je faisois semblant d'en rire; mais au fond de mon cœur je m'en trouvois humiliée. Ce qui redoubloit ma honte,

c'eſt que je ſentois que ma bonne amie n'avoit pas tort. Lorſqu'elle vit ſon parent bien rétabli, elle donna des bals que la jeuneſſe de la ville rendit aſſez tumultueux. Les agréables & les jeunes femmes paſſerent les nuits à danſer, s'excéderent de fatigue & de laſſitude, & prirent tout cela pour du plaiſir.

Pendant le ſéjour que mon jeune Amant fit chez ſa parente, il fut preſque toujours dans les fêtes : ſon air vif & léger, ſa gaieté folle, ſon air empreſſé & galant le faiſoient aimer de toutes les femmes : elles trouvoient charmant tout ce qu'il diſoit : ſa préſence ſembloit répandre la joie dans toutes les aſſemblées où il étoit invité : en le

voyant voltiger de belles en belles, je me disois avec crainte : l'inconstance semble déja avoir bien des charmes pour lui : le sentiment va mourir dans son cœur, & la frivolité l'occupera tout entier. Lorsqu'il revenoit à moi, je voulois lui faire quelques reproches ; mais il se montroit si tendre, si caressant ; je voyois tant de douceur dans ses yeux, tant de vérité dans ses gestes & dans ses expressions, que je n'avois pas la force de le gronder : il badinoit avec tant d'agrément, des ridicules des jeunes femmes & des prétentions des vieilles ; il se montroit si fort au-dessus de leurs attaques, il me disoit avec tant de franchise, qu'il donnoit son

esprit à la société, & que son cœur étoit à moi, que toutes mes craintes se dissipoient. L'heureuse certitude d'être aimée portoit dans mon ame sensible un charme délicieux. J'étois comme un avare qui, après avoir long-tems cherché son trésor, le retrouve, le rapporte chez lui, le contemple, & met tout son bonheur à penser qu'il est à lui seul.

Souvent la réflexion ramenoit sur moi le trouble & la frayeur. Si je portois mes regards dans l'avenir ; je ne voyois que privation & qu'abaissement ; je n'osois m'abandonner à l'espérance la plus douce : j'étois forcée de la rejetter comme une illusion. Sans naissance, sans bien, je

m'envisageois comme une infortunée, arrachée pour quelque tems à la misere, à l'humiliation, & qui devoit bientôt y rentrer, qui n'auroit tiré de son bien être passager que le sentiment plus vif & plus pénétrant de ses peines & de son indigence. Plus je trouvois de plaisir près de l'ami de mon cœur, & plus ces idées cruelles me déchiroient. Quelquefois je me dérobois à ses tendres caresses pour répandre des pleurs : je détournois la tête; je me couvrois le visage pour lui cacher le désordre de la douleur. S'il me pressoit, s'il me conjuroit de lui en apprendre la cause, je m'arrachois de ses bras & fuyois au loin.

Madame de Villemur qui me trouvoit pâle & changée commençoit à se repentir d'avoir fait venir son parent chez elle. Hélas! il lui étoit bien facile de voir qu'il avoit porté au-dedans de moi ce feu dévorant qui mine & détruit notre existence. Mes regards timides, l'embarras de ma voix, la mélancolie dont je paroissois pénétrée, tout lui annonçoit la gêne & le tourment de mon cœur : elle crut devoir éloigner de moi cet être si chéri, dont la présence lui paroissoit trop dangereuse pour une jeune personne toujours foible contre l'amour. Elle l'exhorta à aller voir un de ses oncles qui étoit son tuteur, & qui demeuroit à Rouen, où il étoit

Conſeiller au Parlement. Valmour partit avec peine : ſes adieux furent ſi tendres, qu'ils augmenterent encore le regret que j'eus de le voir diſparoître. Tous les inſtants que je pouvois dérober à ma bonne amie, je les paſſois dans les larmes : ſans ceſſe occupée de l'objet que je chériſſois, je me ſentois mourir comme la blanche Colombe qui a perdu ſon bien aimé.

Madame de Villemur douce & compatiſſante, venoit ſouvent m'arracher à ma douleur : elle faiſoit ſes efforts pour ramener le calme dans mon cœur. Hélas ! elle le déchiroit en voulant le guérir. Etouffe, me diſoit-elle, cette paſſion funeſte à ton repos, & dont la raiſon doit

te montrer le danger. Si ton bonheur dépendoit de moi, s'il m'étoit possible de te réunir à celui qui t'aime, demain tu serois son épouse. Mais, ma chere, jamais ses parents n'y consentiront. Que leur importe ton amour ? Ils ne te connoissent point. Je ne sentois que trop la force de ses raisonnemens ; mais suffit-il de montrer au malheureux qui est dans les chaînes l'horreur de son sort, pour qu'il puisse rompre ses fers ? Si une force étrangere ne vient à son secours, recouvrira-t-il la liberté dont on lui vante les charmes ?

Pendant que j'éprouvois les cruelles agitations de l'amour, Valmour étoit aussi en proie à

la douleur. Je reçus plusieurs lettres, dans lesquelles il me peignoit la peine que lui causoit l'éloignement de la *Maîtresse de son cœur*, & le desir ardent qu'il avoit de la revoir. Malheureusement son oncle qui l'avoit surpris plusieurs fois plongé dans la tristesse, & qui lui trouvoit presque toujours l'air occupé, ne pouvant lui arracher son secret, crut devoir ouvrir une lettre qu'il avoit remise à un domestique pour la porter à la poste, & qui étoit à mon adresse. Il comprit à la force du style & au feu des expressions répandues dans cette lettre que son neveu avoit conçu pour moi l'amour le plus violent. Il en fit part à Madame
de

de Villemur, & lui dit qu'il falloit prendre des arrangements pour faire partir au plutôt Valmour pour son Régiment, qu'une absence prolongée le guériroit de sa passion extravagante.

Et en effet, comment pardonner à un jeune homme d'aimer une petite personne sans fortune, & née de parents malheureux. Toutes les perfections pourroient-elles compenser sa misere & l'obscurité de sa naissance? Voilà, ma chere Amie, comme les hommes raisonnent dans le siecle le plus éclairé, dans un siecle où tout le monde convient que la vertu & l'honneur sont les seules qualités distinctives, que l'éducation éleve tous les hommes au même rang.

Valmour inftruit du deffein de fon oncle, lui fit remettre un billet, par lequel il lui reprochoit, dans les termes les plus forts, d'avoir ouvert une de fes lettres ; & partit de chez lui fans lui faire fes adieux. Il fe hâta de revenir chez Madame de Villemur, qui venoit de fortir lorfqu'il arriva. Jugez de ma furprife en le voyant paroître & voler dans mes bras. La préfence des domeftiques n'arrête ni fes tranfports ni les miens. Je m'abandonne aux mouvements de mon cœur : je ferre de mes mains, je preffe fur mon fein l'Amant qui le fait palpiter. Les larmes, les heureufes larmes de l'amour viennent obfcurcir nos yeux. O doux moments ! pour-

quoi vous écoulez-vous si rapidement ? Hélas ! vous seriez nos derniers.

Aussi-tôt que les domestiques se furent retirés, Valmour m'apprit le danger qu'il avoit couru. Partir sans vous revoir, me disoit-il en me prenant les mains, en les baisant mille fois ; m'éloigner de ma chere Victoire, de la douce amie de mon cœur, sans recevoir ses tendres embrassements ; ah ! j'en serois mort de douleur. Hélas ! continua-t-il en arrêtant sur moi des regards pleins d'expressions, il est près d'arriver le cruel moment où je serai forcé de me séparer de celle qui m'est si chere. A l'instant sa voix baisse ; il s'approche, ses bras s'étendent vers

moi, le feu du desir enflamme ses yeux. Je le fixe.... Je me sens émue, saisie, agitée; un frémissement universel se répand dans mes membres; je veux m'éloigner, repousser loin de moi cet objet trop séduisant; mais son air est si tendre, si expressif.... Il me retient, il m'arrête avec tant de grace... l'amour lui donne tant d'empire sur moi.... ! Vous me fuyez, me dit-il d'une voix douce & pénétrante; vous voulez fuir celui qui vous adore.... ! A ces mots, les forces m'abandonnent... je tombe dans les bras de Valmour : *déja* je sens sur ma bouche ses levres brûlantes... déja.... Ah! cruel, lui dis-je d'une voix presque éteinte, veux-tu me faire mou-

rir...? Au même inſtant il entend du bruit : il s'éloigne ; on ouvre, & c'eſt ma bonne amie qui apperçoit Victoire étendue, ſans force & preſque ſans vie, ſur une ducheſſe. Malheureux, dit-elle, en ſe tournant vers Valmour, aurois-tu deshonoré cette jeune perſonne ? Aurois-tu ſouillé l'aſyle que j'ai donné à ſon indigence ? Il proteſte qu'il n'eſt point coupable : il prend le ciel à témoin de ſon innocence. Madame de Villemur raſſurée s'approche de moi, me rappelle à la vie par ſes ſecours & ſes tendres careſſes ; mes regards ſe portent ſur mon amant que je vois abattu, conſterné : confuſe je n'oſe les arrêter ſur ma bonne amie : elle a pitié de mon

moi, le feu du desir enflamme ses yeux. Je le fixe.... Je me sens émue, saisie, agitée; un frémissement universel se répand dans mes membres; je veux m'éloigner, repousser loin de moi cet objet trop séduisant; mais son air est si tendre, si expressif.... Il me retient, il m'arrête avec tant de grace... l'amour lui donne tant d'empire sur moi....! Vous me fuyez, me dit-il d'une voix douce & pénétrante; vous voulez fuir celui qui vous adore....! A ces mots, les forces m'abandonnent... je tombe dans les bras de Valmour: déja je sens sur ma bouche ses levres brûlantes... déja.... Ah! cruel, lui dis-je d'une voix presque éteinte, veux-tu me faire mou-

rir...? Au même inſtant il entend du bruit : il s'éloigne ; on ouvre, & c'eſt ma bonne amie qui apperçoit Victoire étendue, ſans force & preſque ſans vie, ſur une ducheſſe. Malheureux, dit elle, en ſe tournant vers Valmour, aurois-tu deshonoré cette jeune perſonne ? Aurois-tu ſouillé l'aſyle que j'ai donné à ſon indigence ? Il proteſte qu'il n'eſt point coupable : il prend le ciel à témoin de ſon innocence. Madame de Villemur raſſurée s'approche de moi, me rappelle à la vie par ſes ſecours & ſes tendres careſſes ; mes regards ſe portent ſur mon amant que je vois abattu, conſterné : confuſe je n'oſe les arrêter ſur ma bonne amie : elle a pitié de mon

nourrissant les espérances de Valmour, tu arrêtes ses pas dans le tems où il ne doit courir qu'à la gloire. Ignores-tu que cet amour qui ne peut avoir une fin honnête, est une passion honteuse que l'honneur doit étouffer à l'instant ?

Pendant que ma bonne amie parloit, Valmour & moi étions plongés dans le silence. Tristes & abattus nous ressemblions à des malheureux qui, environnés de ténebres épaisses, se croyoient dans un séjour de paix & de délices, & auxquels une lumiere importune vient tout-à-coup découvrir le danger & la mort qui les menacent.

Depuis ce tems, je n'osois

parler à Valmour ; je craignois ſa préſence ; je l'évitois. Hélas ! vous le dirai-je, ma chere, lorſque j'étois loin de lui, je me ſentois attirée vers cet être dangereux ; quelquefois je m'occupois, oui je prenois plaiſir à m'occuper de cet inſtant où je l'avois vu ſi tendre, ſi preſſant, où abymée, anéantie dans la malheureuſe paſſion qui avoit porté le délire dans mes ſens, j'avois été ſur le point d'être immolée à l'amour, comme la victime tremblante qui ne peut éviter le fer redoutable qui eſt levé ſur elle. Ces idées qui n'avoient que trop de charme, me jettoient dans cette agitation, dans ce trouble d'où naiſſent les deſirs qui nous diſ-

posent à la défaite, & nous amenent les regrets & la honte.

Le tems où Valmour devoit aller rejoindre son Régiment approchoit. Madame de Villemur, pour nous éviter cette crise douloureuse que deux amants éprouvent dans l'instant où une force invincible les arrache à eux-mêmes, m'envoya à sa petite maison de campagne, sous prétexte d'y faire faire quelques changements.

Pendant mon absence, elle obtint de son Cousin qu'il devanceroit de quelques jours son départ. Vous concevez combien il eut de peine à y consentir. Il conjura sa parente, les larmes aux yeux, de s'intéresser à son bonheur, de faire

ſes efforts pour le réunir un jour à celle qui ſeule pouvoit le rendre heureux. Cette douce eſpérance, lui diſoit-il en lui baiſant les mains, faiſoit le charme de ſa vie, & lui donnoit la force d'en ſoutenir le poids.

A peine ce que Madame de Villemur m'avoit prié de faire faire fut-il achevé, que je me hâtai de revenir. Je brûlois d'impatience d'arriver : les chevaux qui alloient au grand galop, me paroiſſoient trop lents dans leur courſe ; j'aurois voulu leur donner des aîles.

Arrivé à la porte de ma bonne amie, je m'élance de la voiture avant que le laquais ſoit venu m'offrir ſon bras ; je monte à l'appartement de Madame

de Villemur; je l'apperçois; je cours à elle; je reçois ses tendres embrassements; je promene mes regards autour d'elle; mais hélas! mes yeux ne voient point celui qu'ils cherchent, j'ose à peine demander où il est.

Ma bonne amie m'apprend qu'il est parti. Quoi! lui répliquai-je d'une voix tremblante, il est parti si vîte?... sans que je le sçache!... Je n'ai pas la force d'en dire davantage; je sens mon cœur serré, étouffé par la douleur; je détourne la tête; je l'abaisse sur mon sein qui est aussi-tôt arrosé par les larmes du désespoir. Confuse, honteuse, je fuis dans ma chambre pour dérober mes pleurs à

Madame de Villemur qui craint de m'arrêter. Seule & abandonnée à moi-même, à mes regrets, je me vois comme un être délaissé. L'horreur de mon sort se présente à moi sous l'aspect le plus triste, le plus humiliant. S'il m'eût aimé, me disois-je, s'il eût craint de déchirer mon cœur, se seroit-il éloigné de moi sans me revoir encore une fois? L'ingrat! mérite-t-il les larmes qu'il me fait répandre? Dans ma douleur je voulois, je jurois de ne plus l'aimer, de le haïr. Etres foibles, hélas! que pouvons-nous contre cette passion impérieuse qui asservit notre ame comme un tyran?

Je commençois à ressentir

tous les malheurs dans lesquels un cœur sensible est entraîné par cette pente douce qui semble ne lui promettre que des plaisirs. Le voile sombre de la tristesse s'étoit étendu sur tous les objets qui m'environnoient. Tout nourrissoit ma douleur ; tout, en me rappellant des idées trop séduisantes, replongeoit mon ame dans d'inutiles regrets. Je rejettois les consolations de Madame de Villemur, comme le malade repousse le remede amer qu'on lui présente.

Mais, ma chere amie, ne m'abandonné-je pas trop au souvenir de mes peines ? Devrois-je vous les faire partager ? Parce que j'ai versé des larmes, dois-je en faire répandre

à l'amie qui veut bien s'intéresser à mes malheurs ? Hélas ! j'en ai bien d'autres à lui décrire ?

Fin de la premiere Partie.



MEMOIRES DE VICTOIRE.

SECONDE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Qui amenera de grands événemens.

AURAI-JE la force de continuer ces Mémoires? Jusqu'à présent occupée de cet heureux temps où la jeunesse nous porte de plaisirs en plaisirs, où notre ame toujours agitée échappe, pour ainsi

jettée pour quelques inſtans ſur le globe qu'elle habitoit. Ces idées firent paſſer en elle le dédain pour tous ceux qui l'environnoient : elle ne les vit plus que comme des êtres rampans que leur deſtinée conduiſoit à une fin malheureuſe. Tous les jours je m'appercevois avec douleur que je lui devenois moins chere : elle ne revoit plus mes ſoins qu'avec une dignité froide. Si quelquefois elle ſourioit à mes idées folles & careſſantes, la réflexion venoit ſur le champ rider ſon front. La préſence de ſon Directeur pouvoit ſeule prolonger ſa gaieté ; ſon ſouffle ſembloit purifier l'air qu'elle reſpiroit ; elle l'attendoit avec l'impatience d'une maîtreſſe qui va

revoir

revoir celui qu'elle aime ; s'il parloit, une douce émotion trahiſſoit ſon raviſſement ſecret ; il maîtriſoit ſon ame comme l'Auteur de la nature maîtriſe l'Océan : tantôt l'œil enflammé il répandoit en elle un frémiſſement univerſel, & tout-à-coup il rendoit le calme à ſon cœur, & y faiſoit paſſer l'eſpérance.

Mais où m'emporte le plaiſir d'écrire ? La reconnoiſſance n'auroit-elle pas dû m'arrêter ? Eſt-ce à moi de peindre les foibleſſes de celle qui a voulu m'arracher à l'indigence ? Ne dois-je pas les dérober à tous les yeux, les couvrir du voile épais de l'amitié.

Je me hâte d'arriver au but que je voudrois déja toucher. Je

franchis les années comme l'oiſeau léger fend l'air qui le ſépare de ſes petits.

Il y avoit déja long-tems que mes jours s'écouloient dans l'ennui. La maiſon de Madame de Villemur étoit devenue le temple du recueillement : les terreurs de la mort en avoient éloigné les plus innocents plaiſirs. Valmour qui avoit appris ces triſtes révolutions, n'oſoit plus entretenir ſa parente de ſon deſir : il m'adreſſoit furtivement ſes lettres : la derniere me ſembloit toujours la plus tendre, la plus expreſſive ; ſon amour s'y peignoit avec plus de force ; je les raſſemblois toutes dans une petite boîte au fond de laquelle je ne voyois malheureuſement

pas l'eſpérance. Souvent je montois à ma chambre, je m'y enfermois avec ſoin, j'ouvrois mon tréſor, & mes yeux ardents en parcouroient, en dévoroient toutes les richeſſes; je goûtois une volupté pure à les toucher, à les contempler, à les preſſer ſur mon ſein; je trouvois en elles un charme qui diſſipoit tous mes ennuis. Mon Dieu! me voilà encore plongée dans ces idées trop douces où mon foible cœur m'entraîne malgré moi.

Ma tendre amie, je touche à préſent au moment cruel où j'ai vu fondre ſur moi tous les malheurs enſemble. Je vais entrer dans la mer immenſe de mes infortunes. Puiſſe votre ame ne

pas se briser de douleur au récit que je vais vous faire !

Depuis quelque tems Madame de Villemur plus affoiblie, plus languissante me faisoit craindre pour ses jours. J'oserai vous le dire, ma chere Amie, quoique je lusse pour moi dans l'avenir le sort le plus déplorable, le tendre attachement que j'avois pour ma bienfaictrice, étoit si pur, si désintéressé, que j'eusse consenti à traîner une vie malheureuse pour conserver la sienne. Hélas! mes vœux ardents ne furent point exaucés. Dans le moment où j'étois près de cette amie douce & généreuse, dans l'instant où je la contemplois tristement, où je pressois sa main dans les miennes, je

vis tout à coup ses bras s'étendre; une légere convulsion animer son visage pâle & mourant, ses yeux s'éteindre, & les horreurs de la mort défigurer ces traits si nobles, si touchants, que les années avoient semblé respecter.

Je ne vous parle point de mes regrets, de mes gémissemens; ces signes d'une douleur véritable, je les devois à l'amitié, à la reconnoissance. A peine Madame de Villemur eut-elle les yeux fermés, que l'intérêt amena ses avides héritiers, qui parcouroient ses vastes appartements en promenant un œil curieux sur tous ses effets. On trouva dans ses papiers un espece de testament. Aussi-tôt

tous les héritiers tremblants environnent celui qui en devoit lire les diſpoſitions. Ma bonne amie laiſſoit à ſes domeſtiques une modique penſion, & conjuroit ſon frere, par l'amitié qu'il avoit paru avoir pour elle, de ne point abandonner ſa chere Victoire, à laquelle elle donnoit ſes diamants & tous ſes bijoux.

Deux nieces de Madame de Villemur, qui s'en croioient déja parées, me regarderent avec colere, & me dirent des choſes fort malhonnêtes, auxquelles je me diſpenſai de répondre. Le frere de ma bonne amie, qui étoit un Auditeur des Comptes, & qui en avoit bien l'eſprit, s'approcha de moi, & me dit

d'un ton brusque : Mademoiselle, vous avez l'air bien affligée ; que vouliez-vous donc avoir de plus ? vous êtes la mieux partagée. Et puis continuant de cet air léger que vous devinez : consolez vous, Mademoiselle, ajouta-t il, quand on est jolie comme vous, peut-on manquer de quelque chose ? Je vois, Monsieur, lui répliquai-je, que je ne manquerai pas de mauvais compliments.

Réduite, pour tout bien, pour toute espérance, au legs de Mme. de Villemur, que l'on n'estimoit que trois mille livres ; me voyant abandonnée de presque tous mes amis, qui se contentoient de me plaindre de loin ; réfléchissant sur la foiblesse, sur la légéreté

de ces êtres qui forment le grand monde ; penſant aux triſtes révolutions auxquelles nous ſommes expoſés, le croirez-vous, ma tendre Amie ? je m'occupai long-tems du projet de retourner au village de mon pere, de m'y revêtir d'habits ſimples & ruſtiques, d'acheter de ma petite fortune quelques terres que je ferois valoir, que je cultiverois dans la paix & dans l'obſcurité. Pourquoi l'amour vint-il empoiſonner ces heureux deſſeins ? J'aurois aidé, ſoulagé ma famille indigente ; j'aurois rempli, envers les auteurs de mes jours, les devoirs que la nature nous impoſe.

Flottant d'idées en idées, j'étois comme un voyageur qui

vient de voir ſon guide écraſé par la foudre : tremblant, incertain, il ne ſçait quelle route ſuivre ; il regarde derriere lui ; il voudroit revenir ſur ſes pas ; mais il eſt déja ſi éloigné du lieu d'où il eſt parti, qu'il aime mieux pourſuivre au riſque de s'égarer.

Valmour, dans le ſein de qui je verſois mes peines & mes inquiétudes, ſoulageoit ma douleur par l'eſpérance de le revoir bientôt. Il me promettoit, il me juroit d'attacher ſa deſtinée à la mienne par les nœuds de l'hymen. Je n'oſois m'abandonner à cet eſpoir délicieux ; la réflexion en détruiſoit le charme. Je pris la réſolution de me mettre quelque tems en Cou-

vent pour ne pas laiſſer à l'envie, à la méchanceté des hommes, ce plaiſir qu'ils goûtent à créer, à répandre ſur l'innocence d'injurieux ſoupçons. Vous dirai-je combien d'ennuis j'éprouvai avec ces petites ames, que des craintes frivoles agitent & tourmentent ſans ceſſe : fatiguée, excédée de leurs miſeres, je préférois mille fois le ſilence & la ſolitude à leurs froids entretiens ; je m'enfermois dans ma chambre. Là, mon imagination s'enivroit du plaiſir de revoir celui qui l'occupoit la nuit & le jour : je m'abandonnois toute entiere aux illuſions, au délire de l'amour ; je tenois mon cher Valmour embraſſé ſur mon ſein ; je lui don-

nois, je recevois de lui, de sa bouche vermeille mille baisers enflammés. Pardonnez, ma chere amie ; je sens que je ne devrois pas vous écrire toutes ces choses ; mais j'éprouve tant de plaisir à me les rappeller, à m'en occuper, que je n'ai pas la force d'en éloigner le souvenir.

J'attendois tous les jours avec une plus vive impatience l'Amant qui devoit réaliser mes heureuses chimeres. Hélas ! me disois-je souvent, si mon aimable Prince étoit ici, bientôt j'obtiendrois de lui le bonheur de revoir celui que j'aime.

Ma tendre Amie, occupée de mes plaisirs & des peines qui en sont venu trancher le cours,

je ne vous ai plus parlé de ce jeune Seigneur si généreux, si intéressant, qui en nous quittant nous avoit laissé le regret de le voir partir si promptement. La connoissance qu'il avoit des intérêts des Princes, avoit déterminé le Roi à l'envoyer dans une Cour étrangere en qualité d'Ambassadeur. Il eut l'honnêteté d'en faire part à Madame de Villemur, & lui dit de moi des choses que je ne vous répéterai pas : vous croiriez peut-être qu'elles sont de mon invention, & je vous avoue que cette idée m'humilieroit trop pour que je m'expose à la faire naître.

A force de sollicitations & de peines, Valmour obtint en-

fin la permiſſion de venir pour ſix mois dans le ſein de ſa famille. J'étois au milieu d'une nuée de Religieuſes, lorſqu'on m'apporta la lettre qui m'annonçoit ſon arrivée prochaine. En la voyant, je ſens mon cœur palpiter d'aiſe, je la prends, je fends la foule pour m'éloigner; je briſe le cachet, j'ouvre & je lis ce peu de mots : » dans trois » jours, peut-être avant, Val- » mour, l'heureux Valmour, au- » ra vu ſa bien-aimée, il aura » reçu ſes tendres embraſſe- » mens ». Tranſportée de joie, j'allois, j'errois dans ma chambre comme une inſenſée. Pourquoi étois-je renfermée par des murs épais? Que ne pouvois-je aller, voler au-devant de l'ami

de mon cœur, essuyer de mes mains son front baigné de sueur !

La nuit & le jour j'étois occupée de mon cher Valmour. Je le voyois porté sur un coursier écumant, qui fendoit l'air & n'alloit point encore au gré de ses desirs impatients. Après trois jours de peines, d'inquiétudes, on m'appelle. Un jeune Officier vous demande, me dit-on. Un jeune ?... Ah ! c'est lui... Je cours à l'instant au parloir, & le premier objet qui s'offre à ma vue est l'Amant le plus aimé : il étend vers moi ses bras qui s'ouvrent pour me recevoir ; mais je ne puis m'y précipiter ; une grille qui nous sépare, arrête nos transports ; nos mains peuvent à peine se joindre, se

ſerrer, & les plus doux baiſers ne peuvent nous atteindre.

Je n'eſſayerai pas de vous peindre notre embarras, notre murmure ſecret, nos tendres ſourires, nos regards enflammés que les larmes venoient ſouvent obſcurcir, ce langage muet qui eſt ſi expreſſif: tout cela peut ſe ſentir, mais ne ſe rend pas.

Après deux heures de converſation écoulées trop rapidement, on vint m'avertir que le ſouper étoit ſervi. Eh! que m'importe, dis-je à Valmour d'un air riant : les amants qui ſe revoient, doivent-ils ſe quitter pour aller paître comme de vils animaux. Il fallut pourtant nous ſéparer après mille efforts

inutiles pour nous donner ces preuves ſi douces du plus tendre attachement.

Vous vous doutez bien que mon jeune Amant revint bientôt voir ſa petite priſonniere. Hélas! je ne ſentois que trop les horreurs de ma captivité. J'abandonnai mon cœur aux deſirs de l'indépendance. Valmour m'en peignit les charmes avec tant d'art, que je conſentis à briſer mes fers. La Sirene qui m'avoit enchantée, m'attira & j'en fus dévorée.





CHAPITRE II.

La queue du Roman.

A PEINE fus-je sortie du Couvent, que Valmour m'engagea de quitter la ville que nous habitions. Je n'eus pas de peine à y consentir : hélas! je pressentois, je voyois déja avec frayeur le moment où le crime alloit me saisir : j'étois comme un enfant qui s'est approché trop près d'un précipice : il sent la terre fuir & manquer sous ses pas chancelants : il frémit, il s'écrie ; mais il est à l'instant entraîné dans l'abyme.

Valmour fit préparer une

chaise, & nous partîmes pour Paris. Cette ville immense devoit être le théâtre de mes infortunes : mon innocence devoit y être flétrie par le souffle empoisonné du vice. J'emmenai avec moi une femme de chambre qui avoit été à Madame de Villemur. Aveuglée par le bandeau de l'amour, je ne voyois pas que je l'associois à mes peines, qu'elle seroit bientôt, comme sa maîtresse, la malheureuse victime de l'indigence.

A peine fûmes-nous arrivés à Paris, que nous nous jettâmes dans le tourbillon des plaisirs. Valmour rencontra deux de ses camarades qui le menerent chez leurs parents, où il me présenta ensuite comme sa sœur. Je fus

fêtée, accueillie par tous ceux qui me virent : on accabloit mon prétendu frere de compliments : on ne cessoit de l'entretenir de toutes les bonnes qualités de sa sœur, & même de celles qu'elle n'avoit pas. Conduite de société en société, je tenois déja à cette chaîne brillante que l'on nomme le grand monde.

Je crois vous voir frémir au récit que je vous fais. Peut-être m'avez-vous déja comparée à ces malheureuses que la débauche traîne à la suite de la jeunesse. Non, ma chere Amie, rendez plus de justice à la pauvre Victoire : elle n'est pas encore aussi coupable que vous le pensez ; elle a toujours éloigné, refusé l'amant pressant qui la

ſuit ; elle ſe dérobe avec ſoin à ſes tendres careſſes ; elle ne s'offenſe point de ſes deſſeins, de ſes entrepriſes ; elle ſent bien qu'elle ne mérite plus ce reſpect que la vertu inſpire à ceux qui l'approchent ; mais elle a prié, conjuré ſon cher Valmour, par ſon amour, par ce qu'il a de plus cher au monde, de ne point abuſer de ſon état, de ſon égarement, de ne pas la plonger dans la honte, dans l'infamie, & il a été aſſez généreux pour mettre un frein à ſes deſirs ; il a eu pitié du ſort de ſa maîtreſſe ; il a été touché de ſes pleurs ; il n'a pas voulu les rendre plus amers.

Imprudente que j'étois, j'imaginai long-tems que je pou-

vois échapper à l'ennemi qui me pourſuivoit. J'étois comme la bergere innocente qui ſommeille ſur les fleurs : dans l'inſtant où elle eſt le plus tranquille, elle ſe ſent piquée ; elle s'éveille, & elle apperçoit avec frayeur le ſerpent qui s'eſt gliſſé dans ſon ſein.

Un jour qu'il faiſoit très-chaud, accablée, excédée, je m'étois jettée ſur un ſopha pour y repoſer. Mes vêtements légers laiſſoient preſque entrevoir ce qu'ils doivent dérober à tous les yeux. Abandonnée toute entiere au ſommeil, j'étois ſeule dans mon appartement que je croyois fermé. Le haſard, peut-être ma malheureuſe deſtinée, conduiſit Valmour à ma chambre : il en

ouvre la porte ; il n'entend point de bruit ; il avance, il apperçoit sa maîtresse qui repose : il la contemple ; ses regards enflammés dévorent ce qu'ils voient, & ce qu'ils ne peuvent voir : les brûlants desirs s'emparent de son cœur. En proie aux fureurs de l'amour il s'approche, & sa main téméraire.... Je m'éveille... je le vois... je me sens dans ses bras.... Mes cris, mes larmes, mes trop foibles efforts, rien ne peut l'arrêter. En un instant la malheureuse Victoire est avilie, déshonorée ; elle ne revient de son anéantissement que pour sentir plus vivement toute son ignominie. Furieuse, désespérée, elle veut fuir loin de celui qui l'a couverte d'oppro-

bre. Trifte, humilié, il fe jette à fes genoux; il lui baife mille fois les mains; il l'arrête, il lui donne les noms les plus tendres; il la raffure; il l'appelle fon époufe; il effuie fes larmes; il lui promet, il lui jure de ne plus lui en faire répandre, & puis il lui demande fa main à baifer pour preuve de fon pardon: elle lui eft refufée, conftamment refufée; mais il la prend avec tant de grace, qu'il en devient bientôt le maître. Hélas! fon amante l'aime trop pour lui en vouloir, & elle n'a pas affez d'art pour diffimuler plus long-tems.

Jufqu'alors contente & fans inquiétude fur l'avenir, je n'avois jamais parlé à Valmour de

la promesse qu'il m'avoit faite de s'unir à moi pas des nœuds indissolubles. Il étoit mon amant, je ne voulois rien de plus; mais bientôt je sentis que je deviendrois mere, & que la honte m'environneroit si je n'avois le titre sacré d'épouse. D'affreux pressentiments vinrent obscurcir ma joie, & jetterent le trouble dans mon cœur que le remords déchiroit.

Valmour, dont l'amour étoit toujours aussi tendre, faisoit ses efforts pour dissiper mes craintes : son âge ne lui permettoit pas de s'unir encore publiquement à celle qu'il aimoit, sans le consentement de ses parents. Mais il avoit trouvé un Prêtre qui devoit nous marier dans une

Chapelle

Chapelle particuliere. Il m'annonça cette nouvelle avec transport. Quoique ce lien mystérieux & irrégulier me parût facile à rompre, cependant je sçus gré à mon Amant de vouloir le former ; je le regardai comme mon époux, & je ne mis plus de bornes à ma reconnoissance.

Tous deux satisfaits, enchantés, nous ne demandions au Ciel que de prolonger notre bonheur. Hélas ! dans l'instant où nous nous croyons le plus tranquilles, nous touchions au plus cruel de tous.

Le Tuteur de Valmour qui avoit appris l'arrivée de son neveu dans la ville où j'avois demeuré, & notre départ préci-

pité pour Paris, après bien des recherches & des peines découvrit l'hôtel que nous habitions. Lorsqu'il fut sûr de sa proie, il n'eut rien de plus à coeur que d'obtenir du Ministre un ordre d'arrêter Valmour, & de le faire conduire à son Régiment.

Un jour que j'étois occupée à me faire coëffer, mon jeune Amant étoit près de moi; il prenoit plaisir à me sourire dans la glace sur laquelle j'arrêtois mes yeux; nous entendons frapper; Valmour se leve & va lui-même ouvrir. Le premier objet qui s'offre à sa vue est son oncle, suivi d'un Exempt qui lui montre l'ordre qu'il a de le mener sur le champ à sa garnison.

Surprise je me leve, j'avan-

ce d'un air consterné. L'oncle de Valmour, après m'avoir examinée, dit à son neveu : ma foi, mon ami, pour un Lieutenant tu as une jolie maîtresse ; elle est mon épouse, répondit-il d'un ton irrité : je ne doute pas, lui réplique son oncle, que Mademoiselle n'en remplisse très-bien les devoirs.

Saisie, tremblante, je considérois d'un œil abattu Valmour que la colere agitoit, qui lançoit des regards furieux sur son oncle. Il parcouroit à grands pas son appartement. Une main appuyée sur son front, il sembloit méditer, rejetter mille projets différents. Cependant l'Exempt le pressoit de faire porter tout ce qui lui apparte-

noit dans une chaise de poste qui l'attendoit. Tout ce qui est ici, repliqua-t-il, appartient à cette aimable personne. Je n'ai rien hélas! oui, puisque je suis forcé de m'en éloigner, je n'ai plus rien. Il prononça ces derniers mots d'un ton si attendrissant que je sentis mes pleurs couler avec plus d'abondance. Mon jeune Amant ému, transporté, vient à moi, me prend dans ses bras: ma tendre amie, me dit-il en me pressant sur son sein, nous ne resterons pas long-tems séparés. Ah! nous ne le serons jamais. Mais, Monsieur, lui dit l'Exempt qui ne le comprit pas, il faut pourtant obéir aux ordres du Roi. Je le sçais, réplique Valmour, & je vous

Tuis. Ses yeux humides s'arrêtent encore sur moi ; tout-à-coup il les détourne ; ses mains s'élevent vers le Ciel ; ses soupirs semblent se porter vers lui. L'Exempt pénétré de la douleur, de la sensibilité de ce bon jeune homme, fait ses efforts pour le consoler : son oncle seul n'est point touché de sa peine.

Etendue, sans force, sur une chaise longue, je vois l'Amant de mon cœur s'éloigner, disparoître. Déja je n'entends plus ses gémissements ; son domestique qui le suit, emporte tous ses vêtements épars çà & là, qui me rappelloient sans cesse à lui.

Comment, ma tendre Amie ;

pourrois-je vous exprimer ce vuide immense que je ressentis si cruellement en me voyant seule, éloignée de tout ce que je chérissois, & sans espoir de le revoir de long-tems.

La nuit en étendant ses ombres sur ce jour affreux, rendit encore mes pensées plus sombres. Je me rappellai ce que Madame de Villemur m'avoit dit devant Valmour; je crus être déja cette malheureuse indigente couverte d'opprobre, méprisée, délaissée de son Amant, ne tenant dans la nature qu'à son misérable enfant que la faim va dévorer, qui a droit de reprocher à sa mere le jour qu'elle lui a donné par le crime. Cette

image effrayante sembloit me poursuivre pendant mon sommeil.

Le lendemain, à mon lever, mes yeux s'arrêterent par hasard sur une glace. Je me trouvai si pâle, si abattue, si changée, que j'en frémis. Ma femme de chambre voulut me coëffer. Eh! pourquoi, lui dis-je, ma chere Henriette, me ferois-je ajuster? Je ne veux plus voir personne. A peine avois-je parlé que j'entendis frapper. Henriette va ouvrir; je détourne la tête, & je vois..... ô Dieu! que les hommes sont audacieux! avec quelle lâche témérité ils abusent de notre foiblesse! C'est cet homme dur & féroce; c'est l'oncle; c'est le persécuteur de mon jeu-

ne Amant qui ose s'offrir à mes regards. Il s'approche de moi d'un air ouvert & satisfait. Vous m'en voulez, me dit-il, je le vois; mais j'espere bientôt faire la paix avec vous. Je crois sans vanité valoir bien mon étourdi de neveu. De quoi diable vous êtes vous avisé d'aimer un jeune Lieutenant? Ignorez-vous que tout ces petits Militaires, errants de garnison en garnison, se font une gloire d'attraper toutes les filles qui sont assez foibles pour les écouter, & qu'ils n'ont pas de plus grand plaisir que de le dire à tous ceux qui veulent les entendre? Je parierois que demain pas un de ses camarades n'ignorera que vous ayez eu des bontés pour

lui. Je crois déja le voir courir d'un ami à un autre, leur prendre les mains, leur dire qu'il a passé à Paris des moments délicieux, qu'une fille belle comme le jour.... Mon Dieu, Mademoiselle, si vous connoissiez cette espece-là comme moi! Ils sanglotent, ils pleurent, ils paroissent désespérés; ce sont de vrais singes qui font de leurs figures tout ce qu'ils veulent. Parlez-moi d'un homme fait, sensé & qui est riche. On peut compter là-dessus. Eh bien, vous ne répondez rien. Que pensez-vous de ce que je vous dis? Je pense, Monsieur, lui répliquai-je, que vous auriez très-bien fait de ne pas venir insulter à la douleur d'une malheureuse

qui ne vous a point offensé. Elle ne sent que trop l'horreur de son sort; mais elle ne mérite pas vos mépris. En vérité, Mademoiselle, me réplique-t-il, je ne vous conçois pas. Avez-vous vu dans mes discours l'apparence du mépris? Vous avez eu le malheur de rencontrer mon neveu, de l'écouter, de le croire. Vous n'êtes pas la premiere qui a été trompée. Jusqu'à présent il n'y a pas grand mal. Oubliez le passé, & croyez que vous n'avez pas de meilleur ami que moi. Je vous trouve une physionomie douce, honnête; & si vous ne l'êtes pas, ma foi je ne réponds plus de rien.

Je ne sçavois que dire à cet

homme ; ses gestes, sa figure, ses discours, tout me déconcertoit. Si j'eusse été dans une autre circonstance, peut-être me serois-je amusée à le persiffler ; mais mon cœur flétri par la tristesse ne pouvoit pas se livrer à la joie.

Mon silence, mon air froid & offensé ne rebuterent point l'oncle de Valmour. Ce qui me paroissoit le plus plaisant dans son amour, étoit sa confiance. Il étoit sûr, me disoit-il, que je l'aimerois un jour, au moins autant que son neveu. Il me promit de venir me voir souvent, & me pria une seconde fois de le regarder comme mon meilleur ami. A peine fus-je débarrassée de ce singulier person-

nage, que je donnai ordre à Henriette de lui dire, toutes les fois qu'il m'honoreroit de sa visite, que je n'étois pas visible. Plusieurs fois il se présenta à ma porte, & ma femme de chambre s'acquitta exactement de sa commission. Un jour fatigué de lui entendre dire toujours la même chose, il eut la hardiesse de la repousser & d'avancer malgré elle. Il pénétra jusqu'à mon cabinet. J'étois alors occupée à lire une lettre que Valmour m'avoit écrite depuis peu. Je m'en doutois bien, me dit il, que Mademoiselle ne vouloit pas me recevoir. Pendant qu'on me ferme la porte, on lit la lettre de mon coquin de neveu. Je ne me trompe

pas, poursuit-il d'un air assuré & en la regardant, je reconnois son écriture. Pendant qu'il parloit, je la serrois dans ma poche. Le drôle m'équipe, je crois, d'une bonne façon, continuoit cet impertinent babillard. Mais, lui dis-je d'un ton froid, à quel titre, Monsieur; me croyez-vous donc obligée de vous recevoir. Il n'y a rien, je pense, de commun entre vous & moi. Et voilà bien, s'écria-t-il, ce qui me fâche. Je le vois, je ne pourrai jamais vous guérir de ce goût extravagant que vous avez pris pour la jeunesse. La jeunesse, lui répliquéje, peut avoir des défauts; mais elle est honnête. Il n'est pas, continué-je, un jeune homme

bien né, qui osât pénétrer dans mon appartement malgré mes ordres. Je vous entends, me dit-il en m'interrompant, j'avoue que j'ai tort; mais ne devez-vous pas me pardonner? Croyez-vous que, si je ne vous aimois pas, j'aurois repoussé, comme je l'ai fait, votre femme de chambre. Vous avez, lui répondis je, un amour un peu brutal. Au reste, quel qu'il soit, je vous exhorte à vous en guérir. Vous devinez le remede que je vous conseille de prendre?— L'absence, n'est-ce pas?— Oui, Monsieur. Eh bien, Mademoiselle, reprit-il, puisque vous le voulez, je ne vous reverrai plus; mais je sçais bien qui de nous deux s'en repentira le premier.

Il sortit aussi-tôt d'un air fort agité. Ses menaces ne m'effrayerent pas beaucoup; cependant elles n'eurent malheureusement que trop d'effet.

Tous les jours je sentois avancer ce moment où, après avoir lutté contre la douleur, la mere fatiguée arrête, avec un doux sourire, ses tendres regards sur l'enfant auquel elle vient de donner le jour. Le mien, me disois-je, sera peut-être l'enfant du crime & de l'ignominie. Les lettres de son pere dissipoient quelquefois mes craintes; mais depuis long-tems je n'en recevois point. L'inquiétude troubloit tous mes instans. Je lui avois écrit, & il ne m'avoit point fait de réponse. Chaque

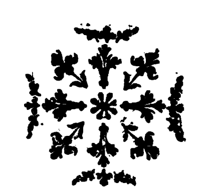
jour de courier amenoit & emportoit mes espérances.

» Tu l'as donc abandonnée, » lui écrivis-je, mon doux ami, » cette Amante trop facile : elle » a donc perdu ton cœur ; elle » t'aime pourtant toujours. Ah ! » Valmour, dis-le moi, ne dois-» je plus me croire aimée ? » Veux-tu me laisser dans ce » doute affreux ? Ne te plais-tu » plus à écrire à la malheureuse » Victoire ? Hélas ! qui la con-» solera dans ses peines, si le » seul homme qui puisse les » adoucir, les rend plus dou-» loureuses ? Te parlerai-je, » mon tendre ami, de cet en-» fant... ? Déja je ne vois plus » les caracteres que trace ma » main tremblante. A ce nom

» je ſens mon cœur agité, & » mes larmes obſcurciſſent mes » yeux. Ah ! ſi tu mépriſes la » mere, n'abandonnes pas au » moins le malheureux fruit de » ton amour « !

Jugez de la cruelle inquiétude de votre amie, qui ne recevoit point de réponſe à des lettres auſſi touchantes. Ah ! m'écriéje pluſieurs fois toute baignée de pleurs, en levant mes mains vers le Ciel, il eſt mort, oui ſans doute il eſt mort. Mais s'il n'eſt plus, que fais-je encore ſur cette terre qui n'offre à mes regards qu'un deuil éternel ? Je ne puis plus qu'y répandre des larmes. Toute la nature a changé pour moi ; elle eſt tendue de noir pour l'Amante de Valmour.

Mes jours s'écouloient ainsi dans la douleur la plus profonde. Déja je voyois les tristes approches de la misere.... Mais pourquoi mettre sous vos yeux d'aussi tristes images ? Tous ces détails ne paroîtront-ils pas trop fatigants à celle qui semble les exiger de son Amie.





CHAPITRE III.

Tout va de pire en pire.

En reprenant la plume je sens ma main arrêtée. Est-ce la honte qui la retient? Hélas! sçais-je ce qui se passe dans mon cœur? Depuis le départ de mon Amant, j'avois été forcée de vendre les diamants que Madame de Villemur m'avoit laissés; l'argent en étoit presque dépensé. Je cherchai dans mon industrie, dans mon travail, des ressources contre l'indigence. Henriette, à qui je fis part de mes desseins, découvrit une Marchande de Modes qui consentit

chez qui l'honneur n'eſt pas encore éteint. Henriette voulut bien me donner ſes ſoins : je ne les reçus qu'en rougiſſant : ſa préſence, ſes regards, ſes vains diſcours me terraſſoient. Je baiſſois les yeux devant elle comme le coupable à l'aſpect de ſon Juge.

Mon aimable Amie, mettrai-je ſous vos yeux le tableau touchant d'une mere tendre qui tient dans ſes bras, qui agite doucement l'enfant qui murmure. Ah ! combien de fois, pendant qu'il puiſoit ſur mon ſein le ſoutien de ſa vie, j'arroſois ſes joues de mes larmes. Souvent auſſi ce fardeau ſi cher à mon cœur adouciſſoit mes peines : il faiſoit paſſer l'eſpérance

dans mon ame attriſtée : je me diſois : ſi ſon pere le revoit, peut-être ſe rappellera-t-il ſes ſerments ; peut-être la voix de la nature ſe fera-t-elle entendre ; peut-être arrêtera-t-il ſur mon fils ces regards ſi doux qui ont égaré ſa mere.

Plus de trois mois s'étoient écoulés depuis le jour où l'oncle de Valmour étoit ſorti de chez moi ſi irrité. Je ſouhaitois quelquefois qu'il revînt pour apprendre des nouvelles de ſon neveu. J'étois bien éloignée de croire qu'il étoit la cauſe de toutes nos peines, qu'il faiſoit ſon bonheur des cruelles inquiétudes de deux Amants qui ne l'avoient point offenſé. Un jour que mon enfant étoit ſur mes

genoux, j'entends ſonner : vîte je le porte dans un cabinet ; je le cache comme l'avare reſſerre au moindre bruit le tréſor qu'il contemploit.

On ouvre, & c'eſt celui que je deſirois qui s'avance. J'ai uſé, me dit-il, aſſez long-tems du remede que vous m'avez conſeillé de prendre. Il y a apparence, lui répondis-je d'un air riant, qu'il étoit aſſez de votre goût. A ce mot il me prend les mains. Non en vérité, continue-t-il. Si mes affaires ne m'euſſent pas retenu à Rouen, j'aurois, je vous jure, paſſé par-deſſus les ordonnances de mon joli Médecin. Je ſouris à cette galanterie. Déja je vois dans ſes yeux naître l'eſpérance. Je voudrois

voudrois, & je n'ose, lui demander si Valmour lui a écrit depuis peu. Enfin je surmonte mes craintes; je hasarde de lui parler de son neveu. A ce nom, il pâlit; il s'arrête; puis il demande si j'ai reçu des lettres de lui depuis celle qu'il a vue dans mes mains. Non, lui répliquai-je. Je le crois, reprend-il d'un ton plus assuré. Peut-être, lui dis-je, ne vit-il plus. Il s'agite à ma question; il leve les épaules. Vous imaginez donc que, parce qu'il ne vous écrit pas, il faut qu'il soit mort. Ah, mon Dieu! s'écrie-t-il, vous ne connoissez gueres encore cette jeunesse si légere, si inconstante dans ses goûts. Pour moi, continue-t-il en se promenant, je

ne reçois que trop souvent de ses nouvelles. Ah ! il sçaura, il sçaura un jour ce que vaut l'argent. Encore s'il le dépensoit avec une personne digne de son attachement. Quoi ! lui dis-je, il a donc une maîtresse ? Eh ! me répond-il, ne deviez-vous pas bien vous en douter ? Oui, Mademoiselle, il en a une à laquelle il persuade qu'il n'en aimera jamais d'autres, & qu'il abandonnera bientôt comme celle qui a eu la foiblesse de le croire. En achevant il me fixe. Hélas ! je n'ai pas la force de lui cacher mon trouble. Le *barbare*, qui a enfoncé le poignard du désespoir dans mon cœur, jouit du spectacle de ma douleur : son ame féroce peut s'a-

breuver de mes larmes : le cruel qui me les fait répandre voudroit les arrêter. Je le repousse avec fureur ; je rejette ses consolations importunes : après m'avoir donné le coup de la mort, qu'ose-t-il m'offrir ? Dans ce moment d'accablement, les cris plaintifs de mon enfant se font entendre ; ils raniment mes sens engourdis ; je vole à lui ; je le prends sans crainte dans mes bras ; je l'offre aux yeux de mon ennemi. Voyez, lui dis-je, cet infortuné ; il est le fils de celui qui fait le malheur de mes jours. Hélas ! lorsque le désespoir en aura tranché le cours, qui prendra soin de cette innocente créature ? L'exposera-t-on aux dédains d'un pere dé-

naturé! A ces mots, je vois le fourbe ému, agité; il me regarde avec étonnement: il pâlit, ses levres sont tremblantes; il veut me parler; mais sa voix est éteinte... Le monstre s'éloigne & me laisse dans cet abyme de douleur où sa main cruelle & artificieuse m'a précipitée.

Peignez-vous, ma tendre Amie, une fille jeune, sensible, mais trop foible, qui a le courage de supporter son humiliation, son opprobre & ses peines, parce qu'elle ose encore se flatter d'être aimée, & à laquelle on arrache ce qui la soutient; l'infortunée se voit tout-à-coup délaissée & sans appui: elle n'apperçoit plus autour d'elle qu'un vuide immense qui sem-

ble la séparer du reste des humains.

Dans le premier mouvement de mon indignation, je voulus écrire à mon parjure Amant. La haine, le mépris, le dédain le plus insultant conduisoient ma main tremblante de colere. Le croirez-vous ? en relisant cette lettre, les expressions m'en parurent trop injurieuses. J'en écrivis une seconde, dans laquelle je ne lui parlai que de mon amour & de mon enfant. Hélas ! elle devoit avoir le sort des autres.

Jusqu'alors j'avois trouvé dans mes talens les moyens de fournir aux dépenses nécessaires. Un deüil prolongé par la mort de plusieurs Souverains, les rendit

inutiles. Nous restâmes, Henriette & moi, si long-tems dans l'inaction, que je voyois le moment où je serois forcée de demeurer seule, & peut-être de périr de misere. Un Peintre qui demeuroit au-dessus de mon appartement, & qui sous prétexte de son voisinage étoit venu me rendre visite, m'apportoit souvent ses tableaux pour me distraire & sçavoir ce que j'en pensois. Me voyant un jour affligée d'être sans occupation, il s'offrit de m'apprendre le dessein, & de me mettre, en trois mois, en état de faire le portrait. Je profitai de sa bonne volonté, & donnai à son art toute l'application dont j'étois capable. Je dessinois tous les

jours avec une constance que la difficulté ne pouvoit vaincre. Mon Maître paroissoit très content de son Ecoliere, & lui découvroit les plus heureuses dispositions. Il n'exigeoit d'elle que de lui permettre de dessiner quelquefois ses mains ou sa figure; je n'ai pas besoin de vous dire qu'il la respecta toujours assez pour ne lui en pas demander davantage.

Déja il trouvoit assez de correction dans mes desseins pour me faire passer à la peinture. Il m'apprit à lier les couleurs, à leur donner la teinte de la nature. Henriette fut mon premier modele. Je me pénétrai tellement de ses traits, que j'eus le bonheur d'en saisir & d'en fixer

la ressemblance sur la toile. Tout le monde la reconnoissoit. J'étois si enchantée de mes nouveaux talents, que je voulois faire le portrait de tous ceux que je voyois.

Peu de tems après mon Maître me trouva si avancée, & fut si étonné de mes progrès rapides, que ne voulant plus s'appliquer qu'à l'Histoire, il m'annonça à toutes ses connoissances comme la personne la plus capable de le remplacer.





CHAPITRE IV.

PORTRAITS de différents Personnages.

VOILA encore la pauvre Victoire qui va jouer un nouveau rôle ſur cette grande ſcene, où tant d'Acteurs importants veulent fixer les regards du Parterre. On ne voit plus chez elle ni les dentelles, ni le tulle, ni la gaſe; ſes mains ſçavantes dédaignent ces ouvrages frivoles; ſes appartements ne ſont plus tapiſſés que de tableaux, que de modeles; ſes yeux ont peine à s'habituer à tous les objets qui les frappent; ſa pudeur voudroit

les couvrir du voile de l'honnê-teté ; mais ſon art l'entraîne vers la nature ; il faut qu'elle en con-noiſſe tous les myſteres, qu'elle en étudie toutes les ſurfaces, qu'elle en ſaiſiſſe tous les de-hors.

Ses talens deviennent tous les jours plus connus, ſa célé-brité qui s'étend lui amenent un concours de monde. Des gens de toute eſpece rempliſſent ſes appartements : les uns viennent admirer ſes ouvrages ; quelques-uns ne viennent-ils pas auſſi pour voir celle qui les a créés ? De jeunes Abbés, la lorgnette à la main, voltigent d'un tableau à l'autre : ils s'écrient que tout eſt charmant, ils ſont ravis, en-chantés de l'expreſſion qui re-

gne dans la tête d'un vieillard ; ils apperçoivent une jeune vestale ; ses yeux baissés qui trahissent ses desirs & ses regrets, fixent long-tems leurs regards. Madame, me dit l'un d'eux, ces yeux si beaux, cette bouche ravissante, ces charmes que vous avez voulu nous dérober, cette taille fine & élevée, tous cela ne vous a point coûté de modele. Vous vous êtes placée devant une glace, & vous n'avez que le mérite de l'imitation.

Un autre veut absolument que je lui fasse son portrait. Une femme de la Cour le lui demande depuis long-tems ; il l'a toujours refusé. S'il eût accordé cette faveur à toutes celles qui

la desiroient, il auroit passé toute sa vie à se faire peindre. Il prend jour avec moi, & il revient très-paré, très-brillant; ses yeux s'arrêtent sur une glace; il se trouve horriblement coëffé; mais il espere que je voudrai bien réparer la maladresse de son valet de chambre. Moi que ses propos, que ses ridicules amusent, je lui promets de copier exactement tous les charmes de sa figure. *Il fait* semblant de rougir, & paroît cependant fort content. Je commence à dessiner ses traits. Je lui vois faire tous ses efforts pour s'embellir, pour se composer un sourire plus agréable; il veut voir mon ouvrage à chaque instant. Il trouve sa physionomie un

peu trop allongée ; il ſouhaiteroit qu'elle fût plus arrondie, & que ſes traits fuſſent moins ſortants. Je ne veux pas, me dit-il ; avoir l'air d'un Céſar. Je l'aſſure qu'il ſera content, que tous les défauts qui le choquent diſparoîtront. Il me quitte très-ſatisfait. Le lendemain il s'apperçoit que j'ai retouché à ſon portrait. Il en eſt comblé. Vous voyez, lui dis-je en le perſifflant, que je m'occupe de vous lors-même que vous n'y êtes pas. Il veut me prendre les mains & les baiſer ; mais je le prie de n'en rien faire, parce que j'ai beſoin de toute ma raiſon ; il me comprend, n'inſiſte plus, ſe jette dans un fauteuil, & recommence ſes mines. Après

quelques séances, j'ai peint un Amour vêtu en Abbé ; il se trouve parfaitement ressemblant ; ce sont ses traits : tout le monde le reconnoîtra. Il ne conçoit pas comment on peut imiter & rendre la nature à ce point. Il admire le pouvoir de l'art ; dans son ivresse il répand l'or sur ma table, & sort avec son portrait qu'il ne cesse de contempler.

Deux ou trois jours après *j'étois* occupée à peindre une petite Maîtresse qui ne trouvoit rien de si maussade que d'avoir dans son portrait toujours la même attitude. Elle me demandoit sérieusement s'il ne seroit pas possible de donner à une même physionomie des expres-

ſions différentes, & de varier les ſituations. Comme je répondois à cette jeune merveilleuſe qui ne m'écoutoit pas trop, & ſouriois, pendant que je lui parlois, à un jeune Officier qui n'avoit pas plus d'eſprit qu'elle, on annonça l'Abbé que j'avois renvoyé ſi content. Mademoiſelle, me dit-il en entrant, une femme qui n'a pas le ſens commun me ſoutient que vous avez manqué tout-à-fait ma reſſemblance. A force de chercher ce que vous pouviez avoir omis, j'ai remarqué que vous aviez oublié un ſigne placé au-deſſus de mon œil. En me parlant, il me le montroit du doigt. Je vous demande pardon, lui dis-je, M. l'Abbé, de ma mal-adreſſe; mais

je vais réparer ma faute. Je plaçai ſur le champ, à l'endroit indiqué, une petite mouche qui donnoit à ſa figure plus de feu & de coquetterie. Ma foi, s'écria-t-il en reprenant le portrait, ſi cette femme ne me reconnoît pas à préſent, je *lui* enverrai un Oculiſte. Il diſparut auſſi-tôt. Le Chevalier & ſa Maîtreſſe rirent beaucoup des prétentions de ce petit avantageux, dont les ridicules n'étoient que différents des leurs.

N'allez pas croire, ma chere Amie, que j'aille vous décrire tous les perſonnages que le haſard ou ma réputation m'amenerent; je ne finirois pas.

Je reçus un jour, de la part d'une vieille Ducheſſe, une in-

vitation d'aller chez elle pour la peindre. Quoique j'eusse pour habitude de ne pas sortir de chez moi, j'allai le lendemain à son Hôtel. On me conduisit à son appartement. Je vis une grosse femme qui prenoit du chocolat avec un jeune Chevalier de Malthe. Mademoiselle, me dit-elle, en m'invitant de m'approcher, ce petit étourdi que voilà, me tourmente depuis un siecle pour avoir mon portrait. Si je ne lui donne je crois qu'il en perdra la tête. Le Chevalier s'inclina & eut l'air de rougir. Après le déjeûner, elle fit sonner ses femmes, & demanda à son Amant comment elle se mettroit. Je n'ose prendre une robe rose. C'est pourtant, ajou-

ta-t-elle en le regardant tendrement, la couleur qui me va le mieux. Quelle eſt celle, Madame, qui ne vous ſied pas; reprit le jeune agréable. Eh bien, répliqua-t-elle, puiſque vous le voulez, que l'on me donne ma robe roſe. Ses femmes l'environnerent auſſi-tôt, & elle ſe fit habiller devant le Chevalier, qui frédonnoit en pirouettant autour d'elle. Allez-vous en, lui diſoit-elle, petit fou; il a des yeux auxquels rien n'échappe. Le manege de cette vieille coquette, & le perſiſflage de ſon petit merveilleux, m'amuſoient on ne peut davantage. Lorſque la toilette fut achevée, la Ducheſſe ſe jetta ſur un ſopha, & je commençai ſon portrait,

Je vous fais grace de ses propos, de ses agaceries, de ses petites mines qui n'étoient plus que des grimaces. J'eus la patience de tout voir, de tout écouter; je ne fus étonnée ni de l'indécence de ses gestes, ni de l'effronterie de ses regards. Je n'ignorois pas que la pudeur a perdu son empire sur les femmes de qualité, qu'elles en dédaignent jusqu'aux apparences. Après la seconde séance, la Duchesse ayant jetté les yeux sur mon ouvrage, me dit d'un ton irrité, que je la faisois bien vieille. Qui ne me donneroit, disoit-elle, quarante ans à voir ce portrait là? N'êtes-vous pas de mon avis, Chevalier? Oui, Madame, répliqua-t-il, votre

physionomie est beaucoup plus jeune. Je vous suis, reprit la Duchesse, très-obligée, Mademoiselle, de votre galanterie ; mais j'ai assez de mes années, je ne veux pas que l'on m'en donne davantage. Pour la satisfaire, je rendis à ses yeux battus & fatigués tout l'éclat, tout le feu qu'ils avoient perdus ; je fis disparoître les tristes empreintes de l'âge qui les environnoient, sa peau terne & flétrie devint fraîche & brillante ; ses charmes baissants, que tout l'art de ses femmes ne pouvoit soutenir, s'éleverent d'eux-mêmes & s'arrondirent. Lorsqu'elle eut vu ces changements : je me reconnois à présent, me dit-elle ; voilà qui est à merveille. Du

moins cela me ressemble. Elle prit son portrait, & me paya très-généreusement.

J'éprouvai que pour faire fortune dans mon état, il falloit rajeunir les vieilles figures, embellir les jeunes, donner aux blondes la vivacité des brunes, & à celles-ci l'air tendre & langoureux des autres. Enfin je remarquai que presque toutes les femmes vouloient être ce qu'elles ne sont pas.

Vous vous imaginez bien, mon aimable Amie, qu'en me répandant dans le monde, en ouvrant ma maison à tous les arrivants, j'eus l'honneur de faire de nouvelles conquêtes. Un gros Financier qui avoit plusieurs fois accompagné sa fille,

& qui, pendant que je la peignois m'avoit fort examiné, revint un jour seul. Madame, me dit-il après s'être assis, j'ai été très-content du portrait de ma fille; mais je suis bien plus enchanté de celle qui l'a fait. Ce début là vous paroît assez extraordinaire. Moi je suis encore de la vieille finance. J'ai conservé la franchise de mon état. A présent mes camarades disent aux femmes de jolies choses, & moi je leur en donne. Vous êtes, Madame, très-aimable; mais votre talent qui est fort beau, j'en conviens, n'est pas le signe de l'opulence. Voyez si vous voulez accepter ma proposition. Je vous ferai aujourd'hui un contrat de trois mille

livres de rente, & je viendrai souper ce soir avec vous. Cela vous convient-il ? Monsieur, lui répondis-je ; je ne fais pas payer si cher mes soupers ; il est vrai que l'on se retire après. Voilà, répliqua-t-il, ce que je ne voudrois pas faire. Cela étant, Monsieur, repris-je, je n'aurai pas l'honneur de vous inviter aux miens. Je suis bien fâché, me dit-il en se levant, que vous ne vouliez pas accepter l'offre que je vous fais. Elle est cependant assez honnête. Peut-être en réfléchissant, changerez-vous d'avis. En achevant, il regarda un de mes desseins, s'arrêta un instant & s'en fut. A peine fut-il parti que je m'apperçus qu'il avoit laissé une boîte d'or sous

le papier qu'il avoit tenu. Je la pris, bien résolu de la lui renvoyer sur le champ.

En réfléchissant aux propositions mal-honnêtes de ce vieux Financier, j'entrevis avec peine les dangers auxquels nous exposent les apparences du besoin. Tous les hommes se croient alors en droit d'insulter à notre indigence. Ces desirs qu'ils cachent aux autres sous le voile de la décence, ils les découvrent hardiment devant la malheureuse qui les a fait naître. Hélas! me dis-je, si j'ai été foible, du moins je ne serai pas vile. L'amour aura pu m'égarer; mais jamais l'intérêt ne corrompra mon cœur.

Je ne fus pas plus touchée des

des galants propos de plusieurs jeunes agréables qui vinrent me voir : leur gaieté frivole, leurs grandes démonstrations, leurs idées extravagantes ne me les firent point trouver charmants. Je m'apperçus qu'ils étoient tous de très-petits êtres qui couroient dans un cercle fort étroit.

Le tems de mes grandes affections étoit passé. Du moins je le croyois. Je ne trouvois plus de plaisir que dans ma retraite : tous mes momens se partageoient entre les occupations de mon état & la lecture. Quelquefois aussi j'étois agréablement distraite de mes idées sombres par les éclats de joie de mon enfant qui se traînoit gaiement sur un tapis ; libre de sou-

cis, il fourioit à sa maman qui l'appelloit, qui couroit à lui, qui l'agitoit. Ma tendre Amie, vous l'avez goûté plus d'une fois ce plaisir si pur, que la mere ressent en voyant son petit venir à elle d'un pas précipité, ouvrir ses bras & cacher sa tête sur ses genoux qu'il presse.

Le malheur de mon fils m'attachoit encore plus fortement à lui. Mes soins, mes caresses en étoient plus tendres; il sembloit que je le conjurois de pardonner à sa coupable mere de lui avoir donné le jour; que je voulois déraciner dans son cœur le mépris qui y devoit croître pour elle. Dans le moment où je désespérois le plus de l'arracher à cet état d'ignominie où

l'injuſtice des hommes a plongé cès innocents que des peres dénaturés rejettent loin d'eux, qui ſe trouvent ſur ce globe comme ces miſérables qu'on expoſe dans une iſle déſerte à la fureur des animaux qui l'habitent, je touchois au plus délicieux inſtant de ma vie. Après avoir été long-tems le jouet de mes frayeurs & des plus cruels ſoupçons, après avoir lutté pendant deux ans contre les horreurs de la miſere, de l'humiliation, j'entrevis le port où je devois braver tous les orages; & une main favorable daigna m'y conduire.



CHAPITRE V.

LA VERTU est toujours récompensée.

ENFIN je vais franchir ce tems de peines, de douleur qui m'a paru si long. Il ne me reste plus, mon aimable Amie, qu'à vous développer les causes qui ont amené cette heureuse révolution.

Le Peintre, à qui je devois l'aisance dont je jouissois, venoit souvent voir son Ecoliere & corrigeoit ses ouvrages, La reconnoissance m'attachoit de plus en plus à cet homme gé-

héreux. Un jour en entrant chez moi il me furprit tenant dans mes bras mon enfant, qui, à fa vue, fe cacha fur mon fein. Il fe rappelle auffi-tôt cet endroit d'Homere fi touchant, fi heureufement décrit, où Hector fait fes adieux à Andromaque. Cette tendre époufe veut l'arrêter, & lui montre fon fils. L'enfant effrayé du panache qui flotte fur la tête de ce redoutable Guerrier, qu'il ne reconnoît plus, fe preffe fur le fein de fa mere. Mon Maître, faifi, tranfporté de ce feu, de cet enthoufiafme qui anime le génie, me conjure de lui permettre de me deffiner moi & mon fils dans cette fituation qui l'enflamme. Il prend fes crayons;

& je le vois aussi-tôt, d'un œil étincelant, nous parcourir, étudier, dévorer, pour ainsi dire, la nature : sa main tremblante peut à peine suivre les mouvemens de son ame.

Je lui donnai dans la suite le tems qu'il exigea pour finir son tableau : son Andromaque me ressembloit si parfaitement, que mon fils lui sourioit, & croyoit se voir dans une glace sur les bras de sa mere.

Le Peintre enchanté de son ouvrage, le porta à l'Ambassadeur de Sardaigne, chez lequel il vit un jeune Seigneur, *qui* n'eut pas plutôt jetté les yeux sur son tableau, qu'il lui demanda avec empressement qu'elle étoit la personne qui lui avoit

servi de modele. C'est, lui répondit-il, une jeune veuve qui a bien voulu me permettre de dessiner ses traits. Une veuve?... cependant je ne la crois pas mariée. Mais c'est-elle : oui sûrement, c'est elle continue le jeune Seigneur en fixant ses regards sur la tête d'Andromaque. Je veux la voir, dit-il au Peintre d'un air animé : conduisez-moi, je vous prie, chez elle à l'instant.

Jugez, mon aimable Amie, de ma surprise, de mon étonnement, lorsque je vois, lorsque je reconnois le Prince charmant dont je vous ai parlé. Il vole à moi : sa joie, ses transports, ses bras qui s'ouvrent avec grace, ses tendres regards,

tout m'enchante. Il eſt ſi hon- nête, ſi intéreſſant, que je n'ai pas la force de me dérober à ſes careſſes, à ſes embraſſemens. Il me fait mille queſtions, il ne me parle que de ſon attachement, que du plaiſir qu'il a de me revoir, que de ſes recherches, que de ſes inutiles efforts pour découvrir le lieu que j'habitois. Il a pris pour moi, ajoute-t-il, le plus tendre intérêt. C'eſt, lui répliqué-je, le ſort des malheureux d'en inſpirer aux ames généreuſes. Le ton dont je lui réponds ſemble l'émouvoir; il devint ſérieux, penſif; il n'oſe, me dit-il, me demander le ſujet de mes peines. Il me conjure cependant de le croire digne de ma confian-

te : il m'invite à verser ma douleur dans le sein de l'amitié. Touchée de son honnêteté, je lui réponds, les larmes aux yeux, que je ne suis digne ni de son estime, ni de son amitié. A ces mots il me serre les mains ; il me presse de lui dire ce qui m'afflige, ce qui m'a fait prendre de moi une idée si avilissante. Il ose se flatter de remédier à mes maux. Entraînée par cette pente si douce, je lui raconte tout ce qui m'est arrivé depuis la mort de ma bienfaictrice. Je lui avoue mon malheureux amour pour son parent, & la foiblesse que j'ai eu de le suivre, de m'abandonner à l'espoir d'être son épouse... Je m'arrête, le rouge qui couvre mon front, les lar-

mes que je répands, le mouchoir dans lequel je veux cacher ma honte, mes sanglots; tout lui décele mon crime, tout lui apprend que je suis coupable. Cet amant trop heureux, me dit le Prince, vous a donc abandonnée? Je reprends le fil de ma narration, & je lui raconte comme il a été arraché de mes bras; avec quelle douleur il s'est vu contraint d'obéir aux ordres du Ministre. Je lui répete les sermens qu'il m'a faits de n'avoir jamais d'autre épouse que moi. Je n'oublie pas de lui parler du ridicule amour de l'oncle de Valmour. Je lui fais part de ma surprise, de mes cruelles inquiétudes en ne recevant point de lettres de mon Amant, & de

mon désespoir, lorsque j'apprends qu'il a une nouvelle Maîtresse, que son cœur n'est plus à moi, & qu'il dédaigne le mien. Le Prince avoue qu'il ne conçoit rien à un changement si prompt & si peu mérité. Il veut éclaircir ce mystere : il est indigné contre Valmour ; il me promet que je serai vengée de son mépris & de ses parjures : ses menaces m'épouvantent : je frémis déja pour mon Amant. Je ne me souviens plus qu'il est infidele, qu'il est le tourment de mes jours. J'implore moi-même sa grace : je conjure le Prince de ne pas ajouter à mes peines celle de voir souffrir celui qui m'est si cher : il admire la sensibilité, la générosité de

mon ame : il ſe leve, & me prie en me quittant d'eſpérer bientôt un ſort plus heureux.

A peine eſt-il parti que mille idées délicieuſes viennent charmer mon eſprit. J'attends tout de la bienfaiſance de mon Protecteur. Dans un tems où les hommes ſont ſi froids, ſi indifférents ſur le bonheur des autres, n'aurez-vous pas peine à croire que cet aimable Prince ait écrit lui-même à Valmour pour lui reprocher ſon inconſtance, ſa dureté envers une jeune perſonne digne de ſon amour, pour lui rappeller ſes ſerments, & l'attendrir ſur le ſort du malheureux dont il eſt le pere. Quatre jours après ſa viſite je reçois une lettre : je reconnois auſſi-tôt

la main qui en a tracé les caracteres : mes yeux s'arrêtent sur eux long tems : ma main tremble en brisant le cachet. Que vais-je voir ? que vais je apprendre ? J'ouvre & je lis ce peu de mots : » Elle n'a donc point » changé, ma bien aimée. Est-» il bien vrai qu'elle n'a point » reçu les hommages d'un autre, » que Valmour a toujours été » l'unique objet de son amour ? » Pourquoi donc n'a-t-elle pas » écrit à celui qui regrettoit son » cœur, qui gémissoit sur son » inconstance ? Ses tendres let-» tres, ses reproches enfantés » dans la douleur & le déses-» poir ne lui seroient-ils pas » parvenus ? L'imposture la plus

» abominable se seroit elle jouée
» de mes pleurs? Mon oncle,
» mon ami m'auroient-ils trom-
» pé? Victoire..... ma chere
» Victoire.... dis-le moi; avoue
» le à ton Amant, es-tu coupa-
» ble? Es-tu encore innocente?
» Mon ame peut-elle s'aban-
» donner à cette pensée déli-
» cieuse?... Quelque tems avant
» d'être séparé de toi tu me pro-
» mis, tu me flattas de me don-
» ner un fils. Il vit donc cet
» enfant que je brûle de voir,
» de tenir dans mes bras. Hâte-
» toi, ma tendre Amie, de m'ar-
» racher à mes craintes, aux
» cruelles inquiétudes qui dé-
» chirent mon cœur «.

P. S. » Ne confiez votre let-

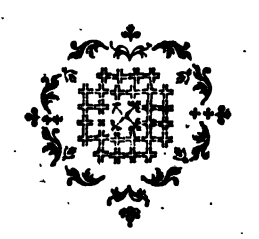
» tre qu'à une personne sûre,
» & adressez-la, sous envelop-
» pe, au Marquis de Valdel «.

Pourrois-je, mon aimable Amie, vous décrire les heureux transports que fit naître en moi cette lettre touchante? Ah! combien de fois je la relus, j'en répétai les expressions! Le voile qui avoit couvert mes yeux jusqu'alors fut déchiré. Je démêlai l'imposture, & je me hâtai de la confondre, » Oui mon Ami,
» écrivis-je à Valmour, on t'a
» indignement trompé. Ta mal-
» heureuse Maîtresse, qui s'est
» cru abandonnée, méprisée de
» son Amant, a répandu dans
» le silence, dans la retraite,
» les larmes du désespoir: ses
» regards, éteints par la dou-

» leur, ne se sont arrêtés avec
» complaisance sur personne.
» Valmour a toujours été le seul
» homme qui ait intéressé son
» cœur. Hélas! jamais elle n'a
» eu le plaisir de recevoir ses
» lettres : elles l'auroient soula-
» gée dans ses peines : elles au-
» roient dissipé ses craintes. Vic-
» toire, l'infortunée Victoire
» n'auroit pas pleuré si long-
» tems sur l'inconstance & les
» mépris de son Amant : elle
» n'auroit pas tremblé si souvent
» sur le sort de son fils : elle se
» seroit livrée à l'heureux espoir
» de le revoir un jour dans les
» bras de son pere «.

A peine ma lettre fut-elle partie que je revis cet homme généreux qui daignoit s'intéresser

à mon ſort. Il m'apportoit la réponſe qu'il avoit reçue de Valmour, & qui me confirma dans l'heureuſe certitude d'en être aimée. Le Prince me promit d'employer tout ſon crédit pour le rappeller vers moi, & mettre le comble à notre bonheur. Ma tendre Amie, il n'en eſt pas de plus pur que de faire celui des autres.





CHAPITRE VI.

On s'y attendoit bien.

CONTENTE, enchantée, j'ai vu l'ami de mon cœur. Il a surpris sa bien-aimée tenant son fils dans ses bras : transporté d'aise, il a volé vers elle ; il a embrassé mille fois & la mere & l'enfant. Ne le voyez-vous pas, mon aimable Amie, cet Amant trop tendre près de sa chere Victoire, dont il tient, dont il baise à chaque instant les mains. On ne lui enlevera plus, dit-il, sa Maîtresse. Il va s'unir à elle pour jamais. En vain toute sa famille s'opposeroit-elle

à son bonheur : il aimeroit mieux quitter le service, renoncer à tous les honneurs, passer ses jours dans l'obscurité, fuir dans les contrées les plus éloignées, que d'abandonner encore une fois tout ce qui lui est cher.

Valmour touchoit à cet âge où son Tuteur alloit perdre l'empire qu'il avoit sur lui ; le Prince obtint son consentement à notre mariage, & lui promit de faire avoir une Majorité à son neveu. Huit jours étoient à peine écoulés depuis l'arrivée de mon Amant, que des nœuds sacrés m'attacherent à lui. La main de l'hymen en fixant mon bonheur, arrêta les larmes que l'amour m'avoit fait répandre.

Tel a été, ma chere Amie, le terme de mes malheurs. Depuis cet heureux moment, rien n'eſt encore venu troubler la paix de mon cœur. — Mon époux toujours tendre, toujours auſſi intéreſſant, ſe plaît près de moi : il me quitte avec peine & revient avec plus de plaiſir vers celle qui le deſire.

Je me ſuis rappellé, hélas ! ſans doute trop tard, que j'avois un pere reſpectable & une mere qui peut-être languiſſoient dans l'indigence ; j'ai été dans leur cabane obſcure leur offrir des ſecours. Je n'ai point rougi de leurs manieres ſimples & naïves : en me ſentant preſſée dans les bras de

mon pere courbé déja ſous le poids des années, j'ai arroſé ſes cheveux blancs de mes larmes. Je n'ai point offert aux yeux de mes parents tout le brillant de ma fortune ; mais j'ai augmenté la leur. Ma mere tranquille dans ſa maiſon, ne s'expoſe plus à l'injure du tems pour recueillir ſur la terre les fruits que la nature offre à ſes enfants. Mon pere qui, ſur ſes vieux jours, jouit d'une douce aiſance, ne cultive plus que ſon jardin ; & je vois d'un œil tranquille mes freres preſſer de leurs mains robuſtes la charrue qu'ils ſuivent gaiement, parce que la terre qu'ils labourent leur appartient. Plus ſenſée que dans ma jeu-

nesse, je m'honore de leur travail, & je trouve leur état plus noble encore que celui de mon Epoux.

FIN.

